Henry SPIESS

LE SILENCE DES HEURES

CH. EGGIMANN & Cie
ÉDITEURS, - GENÈVE
1904

à Monsieur Auguste Eggimann,
en souvenir de son vieux Vérone
Henry C. Spiess.
Nov. 1904.

Le Silence des Heures

Henry SPIESS

LE SILENCE DES HEURES

CH. EGGIMANN & Cie
ÉDITEURS. - GENÈVE

LE PALAIS DESERT

A M. Edouard Tavan.

Le Palais désert.

J'habite un grand Palais désert,
peuplé de souvenirs étranges
et qui s'élève dans les airs
sous un ciel qui jamais ne change.

Sous un ciel perplexe et menteur
qu'en vain l'œil interroge et sonde,
où de lourds oiseaux migrateurs
s'en vont en bandes vagabondes.

Je suis captif d'un Palais noir
où jadis des Reines sont mortes;
et j'ai voilé tous les miroirs
et j'ai peur en ouvrant les portes.

Depuis longtemps, depuis toujours,
mon espérance fût déçue,
après maint tour et maint détour
de découvrir enfin l'issue.

Aussi je subis ce destin
sans me plaindre, sans rien attendre,
en rêvant aux exploits lointains
de Rois qui ne sont plus que cendre.

Et, pour charmer languissamment
l'immuable ennui qui me cerne,
j'écris avec mon diamant
des Chansons sur les vitraux ternes.

Ce sont des mots...

Ce sont des mots, des mots, des rimes et des rêves,
des rêves à mi-voix que nul n'a jamais dits,
des matins d'ombre qui n'auront pas de midis ;
ce sont hélas des mots confus, des chansons brèves.

Ce sont, en songe, les syllabes envolées
d'un mot magicien qui gardait l'avenir,
des visions qu'en vain je cherche à retenir,
ce sont des soirs lourds de tristesse inconsolée.

Ce sont encor, ce sont quelques Images pâles
dont on doute au soleil mais qui prennent, de nuit,
un aspect éternel de douleur ou d'ennui;
ce sont des mots, ce sont des Images banales.

Ce sont, au lieu des appels clairs et des aubades,
au lieu du grand soleil qui fêtait mon départ,
ce sont à peine, au loin, des murmures épars
et c'est la nuit dans une chambre de malade.

Les cris d'amour, les voix de l'orgueil ont fait trêve.
Au lieu du chant majestueux que j'ai rêvé,
sur un air d'autrefois, toujours inachevé,
ce sont, hélas, des mots confus, des chansons brèves.

Le Page.

Jadis mon rêve était, silencieux et grave,
un Chevalier, vêtu d'une armure d'or clair,
rêvant de délivrer des chimères esclaves
et s'accoudant le soir à son balcon désert.

Mon rêve était, splendide et pur comme un archange,
le Chevalier qui veille en face de la nuit
et promet de verser tout son sang en échange
du Lys mystérieux qui doit germer pour lui.

Puis mon rêve devint, paré d'habits de fête,
un Troubadour, portant une harpe d'argent;
il s'en allait, la joie au cœur, l'amour en tête;
les Dames le suivaient du regard en songeant.

Mais, une nuit de pluie et de brume, il discerne
un Château, solitaire au milieu des marais;
il approche en silence et frappe à la poterne
qui tourne sur des gonds d'ivoire; et désormais,

indifférent à l'aventure poursuivie,
ne sachant que rythmer des complaintes d'amour,
captif d'un charme trouble en marge de la vie,
front pâle qui médite aux vitraux de la tour,

pour vous, mon rêve fut un Page aux vœux dociles
dont l'âme s'alanguit dans l'ombre et les parfums,
qui présente une fleur entre ses doigts graciles
et l'offre, avec sa vie et ses rêves défunts.

*

Princesse en deuil...

Princesse en deuil parmi des fleurs,
plus douce qu'on ne saurait dire,
quels regrets dans vos yeux rêveurs,
quels chagrins sous votre sourire!

Pauvre sourire à peine éclos,
frêle comme un iris de serre
et plus triste que des sanglots,
fragile, naïf et sincère....

Pauvre âme faite pour chérir,
pauvre âme lasse de se taire,
pauvre âme en deuil de l'avenir,
pauvre âme à jamais solitaire,

quel destin vous a pris la main
dans l'ombre où notre espoir écoute,
quel destin vous mène à demain,
parmi quels rêves et quels doutes?

Si nul signe à l'horizon bas
n'annonce votre délivrance,
si même vous n'y croyez pas
pourquoi regarder en silence?

Et, sans croire à des jours meilleurs,
comment faites-vous pour sourire,
Princesse en deuil parmi des fleurs,
si douce qu'on ne saurait dire....

Incantation.

Quels mots secrets, quels mots magiques, feront trève
au souci qui s'attarde et s'obstine ce soir
en vos yeux clairs, jadis visités par l'espoir,
Princesse errante au jardin frêle de mes rêves?

Quels sont les songes, quels les souvenirs sans cause
qui vous font apparaître, indifférente et digne,
en noir, et pourtant onduleuse comme un cygne,
Passante d'un soir triste où se meurent des roses?

Quel poème faut-il vous dire, ode ou ballade
dont les rimes auraient de lointaines rumeurs
pour éclairer votre visage aux yeux en pleurs,
Songeuse, dont la main soutient le front malade?

A voix basse, juste assez haut pour qu'on l'entende,
quel mot secret, symbole antique d'espérance,
dois-je vous dire au seuil de l'ombre et du silence,
Princesse en deuil au jardin pâle des Légendes?

Des mains longues...

Des mains longues, des mains de Princesse ou d'Infante,
cueillent les lys penchés de mes poèmes las,
fleurs d'une heure au parfum fugitif, fleurs d'attente,
qui s'entr'ouvrent à peine et qui ne durent pas.

Des mains calmes, des mains sans bague et sans mystère,
des mains douces, des mains d'extase et de langueur,
mains en rêve dont la caresse familière
met la nuit sur mes yeux, fait la paix dans mon cœur.

Des mains lentes, les soirs de désir et d'absence,
sous la lampe qui tremble à peine et parle bas,
cueillent, pour en fleurir le rêve qui commence
les lys penchés de mes poèmes déjà las.

Des mains longues, mains de Princesse adolescente,
mains si pâles, parmi la nuit des cheveux lourds,
que me tendra, demain peut-être, une Passante,
qui fermeront mes yeux, un soir et pour toujours.

Les yeux verts.

Quand sur eux mon rêve se penche
et qu'il s'y mire, il les voit verts
comme l'étang glauque, désert
et mort sous le reflet des branches.

Si mon désir s'attarde en eux
pour descendre à la découverte,
il n'est plus qu'une épave inerte
dans un océan lumineux.

Et, quand mon regret les contemple,
cruels, sensuels et divers,
il voit du soleil au travers
de vitraux verts au fond d'un temple.

En eux, troubles, ternes ou clairs,
l'enchanteresse en robe verte
fait onduler sa chair experte
où s'allument des bijoux verts;

et, dans l'encens qui monte et rôde
parmi ses voiles entrouverts,
offre ses seins clairs et pervers
sous leur parure d'émeraudes.

Lycisca.

Avec ses yeux indifférents,
ses yeux troubles de fin d'Empire
qu'un fard impur a faits plus grands,
ses bijoux faux, son âme pire;

avec ses yeux à rendre fou,
ses yeux d'eau verte et croupissante
où se révèle tout à coup
son âme hostile et malfaisante;

avec ses mains aux bijoux lourds
et la splendeur de sa peau mate
et son corps, paré de velours,
macéré dans les aromates;

c'est la messagère de Mort,
de Stupeur et de Frénésie,
c'est le cercueil de tout effort
et la fin de toute énergie.

*

Belle implacablement...

à M. Otto Vautier.

Belle implacablement d'une beauté qui tue,
son cœur hanté d'un songe impossible à saisir,
indifférente et grave elle expose au désir
le rythme harmonieux de son corps de statue.

Ils sont venus de loin, vêtus d'or et d'orgueil,
et leurs rêves d'amour ont palpité près d'elle,
frôlant, sans être las, de lents battements d'aile
ce corps insidieux qui sera leur cercueil.

Car ils ont, tour à tour, eu l'espoir inutile
de communiquer l'âme à ce corps nonchalant
et se consumeront, sans gloire et sans talent,
captifs à tout jamais de la Beauté stérile.

Enfance...

à William Spiess.

Enfance, temps heureux qu'on aime et qu'on oublie
où Jeanne d'Arc en pleurs prêtait l'oreille aux Voix,
ou le Petit Poucet s'en allait par les bois
en semant les cailloux dont sa poche est remplie ;

récits couleur du temps où Peau d'Ane, embellie,
dans sa robe de lune éblouissait les Rois,
où des Ogres géants causaient de grands effrois,
enfance, rêve bref d'audace et de folie!

O comme le réveil est morose et banal!
Cendrillon, depuis lors, ne se rend plus au bal
mais reste au coin du feu, songeuse et décoiffée;

l'Enchanteur de retour est sinistre et jaloux,
Madame Barbe Bleue est morte sous ses coups
et c'est toujours en vain qu'on invoque les Fées.

✱

L'Angoisse.

Dans le Château de mes ennuis,
de vestibule en vestibule
je rôde comme un somnambule
et sans bien savoir qui je suis.

Je guette en vain le moindre bruit
dans la pénombre où je circule;
est-ce l'aube ou le crépuscule?
est-ce le jour, est-ce la nuit?

La Folie a soufflé ma lampe;
au gré des escaliers sans rampe
je m'en vais, sans savoir pourquoi;

et, dans de grands miroirs funèbres,
je pressens que, derrière moi,
la Mort passe dans les ténèbres.

*

Chanson pour la Princesse lointaine.

Du souvenir et du regret
qui hantent mon cœur, je voudrais
faire un chant qu'on entende à peine,
faire un chant plein d'échos secrets
pour bercer votre âme lointaine.

Le passé, tout le passé cher,
y frémirait comme une mer
au loin dans le calme des grèves,
le passé sans plus rien d'amer
pour bercer vos songes, vos rêves.

Des espoirs qui viennent et vont,
caressant mon cœur et mon front
d'un chant dont s'abrège ma route,
je voudrais faire un chant profond
pour bercer votre âme qui doute.

Il contiendrait tout l'avenir,
le mystère qui va finir
et la chimère qui console,
comme un chant qu'on entend grandir
sans en comprendre les paroles.

Des souvenirs et des regrets,
des vœux, des rêves, je voudrais
rythmer une humble cantilène
par un soir frêle et j'y mettrais
tout l'amour dont mon âme est pleine.

La Chanson de Celle qui attend.

I

J'ai baissé mes yeux sur mon livre
mais les yeux embrumés de pleurs
n'ont pas vu de mot qui délivre;
j'ai baissé mes yeux sur mon livre
et j'ai lu mes propres douleurs.

J'ai regardé par la fenêtre
et, vers l'horizon, tout là-bas,
j'ai vu la route disparaître;
j'ai regardé par la fenêtre:
Le Messager ne revient pas....

J'ai fermé mes yeux las des choses
car dans mon jardin qui se meurt
la tourmente effeuille les roses;
j'ai fermé mes yeux las des choses
et j'ai vu la nuit dans mon cœur.

II

J'ai fait signe à la brise lente
qui, dans son vol silencieux,
se parfume en frôlant les plantes;
j'ai fait signe à la brise lente
et la brise a séché mes yeux.

Il paraît qu'il fallait attendre
d'un cœur paisible, sans espoir
et ne pas chercher à comprendre;
il paraît qu'il fallait attendre....
Et j'ai souri sans le vouloir.

Le vent calme berce les branches;
l'ombre de mon jardin confus
s'éclaire de visions blanches;
le vent calme berce les branches
et le passé n'existe plus....

Un Conte.

Sont venus trois Princes blonds
(chantez les oiseaux puisque l'hiver cesse,)
l'amour dans leurs yeux profonds
sont venus trois Princes blonds
pour épouser la Princesse.

Le premier lui dit : « Veux-tu? »
(Chantez les oiseaux, l'avril vient de naître.)
Comme un roi tout d'or vêtu
le premier lui dit : « Veux-tu?
sinon je me ferai prêtre. »
La princesse dit : «Peut-être.»

Le second lui dit : « Viens-t'en! »
(Chantez les oiseaux, l'amour est en route.)
Le second lui dit : « Viens-t'en,
je suis beau comme Tristan,
ouvre ton cœur et m'écoute! »
La princesse dit : « Je doute.»

Le troisième dit : « Je crains.»
(Chantez les oiseaux, gazouillez quand même.)
Le troisième dit : « Je crains,
mais en chantant mes chagrins
j'éprouve un bonheur extrême. »
La princesse dit : « Je t'aime ! »

Sont venus trois Princes blonds ;
(chantez les oiseaux, chantez d'allégresse,)
l'amour dans leurs yeux profonds
sont venus trois Princes blonds
pour épouser la Princesse.

Sœur Anne.

Sœur Anne est lasse sur la tour
où l'ennui d'attendre l'envoie ;
elle est triste et lasse à son tour,
lasse d'observer le détour
de la grand'route qui poudroie.

Triste d'observer le chemin
où les rêves en troupe claire
sont partis, se donnant la main,
chantant : « Nous reviendrons demain,
nous reviendrons après la guerre ! »

Elle a veillé pendant longtemps,
pendant les nuits et les journées,
pendant les hivers, les printemps,
sous le soleil pendant sept ans
et sous la lune sept années.

Mais son attente fût en vain
car les rêves, à la conquête
d'on ne sait quel trésor lointain,
sont morts en se donnant la main,
sont morts dans leurs habits de fête.

Un grand silence inviolé,
le silence où plus rien n'espère,
un grand silence sans mystère
neige dans le cœur désolé
que les rêves charmaient naguère.

Et, sans plus croire à leur retour,
seule, indifférente et pâlie,
se sentant mourir à son tour,
Sœur Anne est lasse sur la tour
où l'ennui d'attendre l'oublie.

La folle.

La folle aux cheveux longs, si blonds
qu'ils sont blancs au clair de la lune,
la folle aux cheveux blonds, si longs
qu'ils tombent jusqu'à ses talons,
n'a souci de son infortune.

La folle aux grands yeux verts, si clairs
qu'on voit au fond son âme étrange,
la folle aux grands yeux clairs si verts
qu'on voit ses rêves au travers,
joint en silence ses mains d'ange.

Et, dans ses longs habits de deuil,
mince, pâlie et pourtant belle,
elle va s'asseoir sur le seuil
où le soir bleu lui fait accueil
avec des fleurs surnaturelles.

Elle est heureuse plus que nous
en respirant l'instant paisible,
et, penchant son front grave et doux,
les mains jointes sur ses genoux,
elle lit un livre invisible.

*

Chanson lointaine.

Un air fragile et triste un peu,
simple et discret comme un aveu,
un air de tendresse et d'adieu
me hante ;
il y pleure un espoir lassé,
un souvenir presque effacé
car en lui c'est tout le passé
qui chante.

On le modulait en rêvant,
jadis, par les soirs décevants,
où le cœur, leurré trop souvent,
se grise
d'un bonheur volage et subtil ;
soirs de musique et de babil....
Peut-être vous en souvient-il
Marquise ?

La romance aujourd'hui se tait.
Où sont les Belles qui chantaient?
Où sont les parfums qu'apportait
la brise?
De tout cela qu'est-il resté?
Plus rien qu'un soupir attristé;
et mon cœur, rien qu'à l'écouter,
se brise.

Et pourtant l'écho du vieil air,
après tant d'étés, tant d'hivers,
empêche que ce passé cher
ne meure:
Tout fuit, Marquise, et doit pâlir;
le rêve cesse et le plaisir;
qu'importe, si le souvenir
demeure?

*

Aubade.

Dans le Château silencieux la Belle au Bois,
dont un sommeil obscur alourdit les paupières,
rêve qu'en un chemin triomphal de lumières
le Prince blond s'en vient, un lys entre les doigts.

L'oiseau bleu fait son nid sur la tour. A sa voix
le lierre a reverdi contre les vieilles pierres.
Sous le geste léger des branches printanières
laisse ton cœur ému s'ouvrir si tu m'en crois.

Pour charmer tes ennuis de vierge, ma viole
murmure un chant qui te rassure et te console
tandis qu'assise auprès du vitrail entr'ouvert

tu regardes passer, sans vouloir qu'on te voie,
les pélerins d'amour qui vont, après l'hiver,
à l'horizon qu'emplit une rumeur de joie.

✱

Sérénade

Mon amour est un beau château,
plein de clartés et de cadences,
où des Seigneurs en long manteau
entrent, tout parés pour les danses.

On y voit venir tour à tour
aux clartés de la lune blanche
des prélats et des gens de cour,
talon rouge et poing sur la hanche.

Il flotte dans les salons d'or
une ariette languissante
mais on n'y danse pas encor
car la Reine blonde est absente.

Ce sera vous quand vous voudrez ;
un carrosse est à votre porte
et l'essaim des laquais poudrés
s'empresse pour vous faire escorte.

Et tous les cœurs sont palpitants :
« Viendra-t-elle, la Reine exquise,
enchanter pour quelques instants
notre âme à tout jamais conquise ? »

Venez, nous vous ferons accueil
au son de musiques légères,
pour vous nous joncherons le seuil
de muguets blancs et de fougères.

Et, derrière le frais rideau
des tilleuls où la brise jase,
pour vous d'invisibles jets d'eau
frémiront d'amour et d'extase.

La nuit, câline et triste un peu,
qui s'argente au clair de la lune
vous porte mon rêve et mon vœu...
Saisissez donc l'heure opportune.

Bientôt les violons lassés
dans les salons d'or vont se taire
et les amoureux enlacés
s'éloigneront pleins de mystère.

L'oiseau s'envole ayant chanté,
l'eau soupire en quittant la rive
et, pareille à la nuit d'été,
notre jeunesse est fugitive.

Assez supplié pour un soir :
Mêlez à vos cheveux des roses
pour comparer dans le miroir
votre sourire aux fleurs écloses;

et venez enfin ! Mon Amour
est le Château bleu de vos rêves
où Sœur Anne veille à la tour...
Venez, les nuits d'été sont brèves.

Sur le lac...

Sur le lac de vos yeux pâles
voltigeaient des oiseaux bleus
et j'ai rêvé, tout joyeux,
d'aventures triomphales
sur le lac de vos yeux pâles...

Sur le lac d'indifférence
de vos yeux inquiétants
j'ai vogué longtemps, longtemps,
mais j'ai perdu l'espérance
sur le lac d'indifférence...

Sur le lac où tout s'annule
dans la brume qui s'étend
j'ai pleuré comme un enfant
d'être seul au crépuscule
sur le lac où tout s'annule...

Les mains...

Les mains que je vois en rêve
faire signe à mon destin,
m'ont promis des roses brèves
        et des lys lointains.

Les mains que je voudrais miennes
pour leurs gestes inconnus
ont des bagues anciennes
        à leurs doigts menus.

Les mains qu'il faudrait aux fièvres
de ma bouche et de mes yeux,
sont plus douces que des lèvres
        et caressent mieux.

Quand j'ai cru les reconnaître
ma vie a toujours douté :
hélas, elles n'ont peut-être
        jamais existé.

Mais, pour avoir rêvé d'elles
un soir, il y a longtemps,
je leur suis resté fidèle
et je les attends.

Les chansons...

Les chansons du clair de la lune,
les chansons pâles à mi-voix,
les chansons blanches d'autrefois,
de peine frêle ou d'infortune ;

les chansons jamais entendues
et qu'on croit connaître pourtant,
calmes chansons du bon vieux temps,
ce soir sont toutes revenues.

Faites des rêves de la brume,
leurs mots, fragiles et changeants,
sous la lune au voile d'argent,
leurs mots sont plus doux que des plumes.

Il faut longtemps prêter l'oreille,
sourire à peine et parler bas
car les feuilles ne tremblent pas
et jamais l'écho ne s'éveille.

C'est l'attente encor incertaine
et l'émoi puéril d'un cœur
au moment du premier bonheur
mais avant la première peine.

C'est le silence où l'on devine
qu'un accord de harpe a frémi ;
ce sont des mains lentes, parmi
des lys meurtris et des glycines.

Enfin c'est la porte entr'ouverte
et qu'on regarde en s'en allant,
la chambre vide et le lit blanc
sous un linceul de lune verte.

Prêtons l'oreille avec mystère,
prêtons l'oreille et parlons bas
de peur de ne comprendre pas
les chansons de la lune claire.

Chanson.

Je sais un chant qui conduit la peine
dans un pays de soleil et d'eau,
qui fait cesser l'amour et la haine,
un chant tout bas derrière un rideau ;
je sais un chant qui conduit la peine...

Je sais un lac berceur comme un chant
où des oiseaux voguent en cadence,
où le combat du soleil couchant
s'achève au fond d'un brouillard qui danse ;
je sais un lac berceur comme un chant...

Je sais un cœur profond comme un lac
que mon désir parcourt d'un coup d'aile,
où mon amour, plus lent, comme un bac,
abordera par une aube frêle ;
je sais un cœur profond comme un lac...

Je sais des mains qui bercent mon cœur,
des mains d'enfant sans bijoux ni bagues,
d'un rythme souple, égal et trompeur,
pareil au rythme endormeur des vagues ;
je sais des mains qui bercent mon cœur...

C'est un jardin...

C'est un jardin de loisirs sans trêve,
un jardin sans hiver ni printemps
où sommeille et fermente la sève ;
mais, au travers des treillis du rêve,
on voit la vie et ses combattants.

Ce sont des lys puissants et candides
aux parfums violents mais si las !
de grands lys dédaigneux et livides...
Blancheur des mains qui ne viendront pas
moissonner leurs floraisons splendides !

C'est un bassin murmurant et frais,
reflet clair de mon âme crédule,
où seul un cygne indolent circule...
Beauté des yeux perdus à jamais,
voilés ou morts dans les crépuscules.

C'est un jardin de loisirs mauvais,
un jardin sans printemps, sans automne,
où bourdonne un été monotone...
Et le temps passe... O si je pouvais !...
C'est un jardin... Que Dieu me pardonne...!

*

Une vieille Romance...

Une vieille Romance aux confins de l'oubli
module encor sa peine au bord d'une eau qui rêve,
et qui va, sans remous, sans rumeur et sans pli,
presque sans agiter les roseaux de ses grèves.

Une vieille Romance, enfantine et pourtant
grave comme l'amour, plus triste que la vie...
Peut-être pleurait-on jadis en la chantant,
peut-être était-ce un soir terne et voilé de pluie.

Deux amoureux parlaient de se quitter bientôt,
ils se disaient tout bas des choses solennelles;
pensifs ils se prenaient les mains sous leur manteau;
peut-être était-ce au son lointain des ritournelles.

Les clartés d'une fête où l'on rêvait d'amour
parmi les peupliers tremblaient dans la rivière;
et l'eau, muette et morte, emportait sans retour
la promesse et l'espoir des amants de naguère.

Peut-être savaient-ils que ce serait en vain.
Chacun d'eux se sentait peut-être seul au monde.
Leur amour durait-il encor quand le jour vint ?
Peut-être *savaient*-ils en voyant glisser l'onde...

Peut-être ont-ils souffert. Sait-on s'ils ont pâli ?
Sait-on jamais comment une histoire s'achève ?
Une vieille Romance aux confins de l'oubli
module encor sa peine au bord d'une eau qui rêve...

Marguerite.

I

A l'abri des rideaux étroits de la fenêtre,
elle file, en songeant à la suite des jours,
tous égaux, tous pareils, apportant, tour à tour,
la même solitude et le même peut-être.

Elle file, immobile et ses doux yeux baissés;
elle file et pourtant hélas, depuis la veille,
un mot d'amour, qui chante encor à son oreille,
a fait naître en son cœur des rêves insensés.

Elle file, inclinant sa tête aux blondes tresses;
puis s'interrompt, soupire et joint sur ses genoux
ses mains frêles, ses mains sans bagues ni bijoux,
qui ne connaissent pas la douceur des caresses.

L'amour est-il venu? Serait-ce enfin son tour?
Mais, voyant que sa tâche est bien loin d'être faite,
immobile, tandis que son destin s'apprête,
elle file, en songeant à la suite des jours.

*

II

Assise au crépuscule à l'abri des rideaux,
elle file, elle songe, et voit, à côté d'elle,
les roses des bouquets, les perles des cadeaux
et son miroir d'enfant qui lui dit qu'elle est belle.

Il est jeune et charmant comme un Prince en exil.—
Tandis que son image au miroir se fait vague
et que descend le soir, odorant et subtil,
elle file, en songeant au diamant des bagues.

Comment peut-il l'aimer? Comme il est svelte et fier!
Comme sa voix est douce! Et, quand sa main la touche,
une étrange langueur se glisse dans sa chair;
et son premier baiser brûle encor sur sa bouche.

Le crépuscule est mauve, rose et violet.
L'air embaume; les nids se taisent; la nuit rêve.
Elle file, en songeant à l'or des bracelets,
cependant que la lune indolente se lève.

Ophélie.

I

Tour à tour anxieuse, inquiète et troublée,
puis joyeuse et courant au devant du bonheur,
quelquefois s'arrêtant pour cueillir une fleur,
elle erre d'arbre en arbre et d'allée en allée.

Pourquoi ces voiles noirs de veuve inconsolée
quand l'espoir et l'amour font défaillir son cœur?
Elle presse le pas : c'est lui ! Mais fond en pleurs
et prie et scrute en vain sa mémoire affolée.

Qui donc est mort? Pourquoi partir pour le couvent?
Le long de la rivière elle passe en rêvant;
choisit pour ses cheveux des lys, des roses blanches;

se reprend à sourire et se met à chanter
puis tressaille, en fixant ses yeux épouvantés
sur l'eau verte et profonde où se mirent les branches.

*

II

L'onde a fait un linceul de sa robe de veuve
et le courant l'entraîne en mêlant aux roseaux
ses cheveux dénoués qui flottent sur le fleuve....
L'aube d'un jour serein fait chanter les oiseaux.

L'onde a fermé ses yeux comme une main pieuse
et berce avec amour dans un lit transparent
son corps vierge et menu de candide amoureuse....
Et l'alouette monte au ciel indifférent.

Douceur! Elle conserve encor en ses mains pâles
les lys qu'elle pressait sur son cœur en émoi
et dont on fleurira sa tombe virginale....
Les chemins sont toujours les mêmes dans les bois.

Oh! silence! On dirait qu'elle dort et soupire;
et le premier baiser, qu'elle n'a pas donné,
fait plus pur son sommeil et plus doux son sourire...
Et son crime d'amour est déjà pardonné.

Maleine.

On dit qu'elle vit peut-être.
M. M.

Le vent du soir, le vent d'automne, psalmodie...
L'ombre avec lui se glisse et rôde entre les saules,
et l'on entend frémir la fuite et l'agonie
des feuilles que le vent prend aux rameaux qu'il frôle.

Le vent d'automne étrangement sanglote. Il ride
au milieu des cyprès l'étang noir; et Maleine,
anxieuse, contemple et compte dans la plaine
les feux-follets éclos sur les marais perfides.

Invisible, le grand jet d'eau monte, retombe,
et, tout à coup, défaille et meurt avec un râle
tandis qu'au cimetière on entr'ouvre une tombe...
Et Maleine joint sur son cœur ses mains trop pâles.

Voici qu'un rais de lune éclaire son visage
et ses yeux tristes sous son voile d'orpheline;
et Maleine a senti mourir dans sa poitrine
son cœur d'enfant qui s'épouvante des Présages.

Salomé.

Orgueilleuse de sa virginité perverse,
souple et parée et sur un rythme inquiétant,
les yeux mi-clos, Salomé danse, en agitant
ses voiles odorants que le soleil traverse.

Elle ondule, lève la tête et la renverse ;
et, lentement, de ses bras gemmés qu'elle tend,
se dénude et soudain se pâme en sanglotant,
puis se dresse, irritante, ambigüe et diverse.

Fleur sans sexe, aux parfums malades et malsains,
elle vibre et frémit, tandis qu'entre les seins
le rythme de la danse allume une émeraude.

Parmi le fard, ses dents ont un éclair cruel ;
cependant qu'à ses pieds, pesants de bagues, rôde
et se tord le serpent du Désir éternel.

✱

Elaine

I

Elaine montre à la fenêtre
sa tête frêle aux cheveux d'or,
et, bien qu'il pleuve et pleuve encor,
c'est du soleil qu'on voit paraître.

La tiède averse qui pénètre
et ressuscite le bois mort
semble, en chantant, donner essor
au parfum des fleurs qui vont naître.

C'est le réveil, c'est le retour.
Tout là-haut, seule dans sa tour,
les mains jointes, l'âme ravie,

et malgré l'ondée à torrents,
Châtelaine aux yeux transparents,
Elaine sourit à la vie.

II

Candide au milieu d'arômes troublants
et le cœur gonflé d'aveux qu'il doit taire,
les yeux étonnés par tant de lumière,
le printemps s'approche à pas nonchalants.

Depuis ce matin les pommiers sont blancs,
et l'on pense ouïr une flûte claire
qui module dans la brise légère
l'hymne universel des espoirs tremblants.

Un frémissement traverse l'espace ;
le ruisseau murmure à l'air des secrets
que le vent redit à l'oiseau qui passe ;

tandis que, guidant ses Paons violets
de sa main menue où luit une opale,
Elaine s'avance en robe vert pâle.

✱

III

Elaine, cesse d'incliner vers le métier,
où depuis ce matin tu mélanges les teintes,
le regard grave de tes yeux clos à moitié :
les dernières clartés du jour se sont éteintes.

Le crépuscule voile à dessein le vitrail
d'un rideau nuancé de rose et de vert tendre,
et te conseille de suspendre ton travail
pour rejoindre tes sœurs oisives de t'attendre.

Les bruits lointains, les bruits confus, les bruits du soir
meurent, mêlés au vent profond qui les emporte ;
viens, descends lentement l'escalier de bois noir,
pousse les lourds battants sculptés, franchis la porte.

Et, quand tu paraîtras, soudaine, sur le seuil,
il se fera, parmi l'assistance attentive
à saluer ta grâce imprévue et naïve,
un long frémissement de silence et d'orgueil.

✽

IV

Seule dans le parc où les jets d'eau las
palpitent sans fin dans l'ombre opportune,
Elaine, devant les lointains lilas,
médite des vers au clair de la lune.

Au clair de la lune égal et subtil
dont tout son passé rayonne et chatoie
et qui sait ouvrir au cœur en exil
un palais soudain de rêve et de joie.

Au clair de la lune immobile et clair
qui nimbe son front de blancheurs d'opales
et qui vient peupler le jardin désert
d'apparitions fragiles et pâles.

La rumeur des champs et des bois secrets
décroît par degrés, s'apaise, s'achève,
et n'est bientôt plus que le souffle frais
du pays qui dort et soupire en rêve.

Seule dans le parc où les encensoirs
des lys balancés par des brises lentes
exhalent encor vers les arbres noirs
leurs parfums, mêlés au parfum des plantes,

Elaine, parmi les jets d'eau mineurs
qui bercent sans fin son cœur nostalgique,
médite, au milieu d'invisibles fleurs,
des vers évoqués par la nuit magique.

L'Aube.

C'est le jardin confus de mes rêves d'amour
où se traînent encor des sérénades lentes,
le jardin chimérique où je fus, tour à tour,
l'amoureux qui soupire et l'amoureux qui chante.

C'est le jardin naïf des rêves et des vœux,
baigné par la douceur d'un crépuscule tendre,
où se promène, avec du vent dans les cheveux,
la Reine qui soupire et qui pâlit d'attendre.

Et c'est la brume errante et lunaire ; ce sont
les instruments mêlant leurs cadences plaintives,
les violes d'amour, les harpes, dont le son
monte avec les jets d'eau vers la lune attentive.

Et ce sont, peuplés d'ombres frêles, les chemins,
sinueux sous le dôme immobile des arbres,
nonchalants, s'en allant vers des châteaux lointains
et parmi la pâleur imprécise des marbres.

Mais les chemins profonds qui semblaient, au départ,
guider mes pas vers quelque pays de merveilles,
les chemins décevants n'ont conduit nulle part;
on dirait qu'un vent d'aube passe, et je m'éveille.

Et c'est la fin du bleu mirage, c'est la fin;
dans les bosquets les cantilènes se sont tues
et voici que sur la pelouse au gazon fin,
le vent brutal disperse et brise les statues.

Tout chancelle, m'échappe et s'efface à la fois,
ma vision recule et pâlit et s'achève,
et, par delà les champs, les labours et les bois,
le clair soleil de la réalité se lève.

PIERROT

A M. Paul Moriaud.

La lune monte au ciel assombri ;
venez Messieurs, et vous, Belles Dames !
Vous allez voir le plus vrai des drames :
Pierrot qui pleure et Pierrot qui rit.

Les esprits forts ont déjà souri ;
tant pis pour eux, venez, bonnes âmes,
car Arlequin prépare ses trames
et Colombine attend un mari.

Venez aussi, tous ceux, toutes celles
qui n'ont plus rien en leur escarcelle ;
sachez qu'on paie en disant merci.

C'est votre joie et votre souci
qu'on a mis dans les vers que voici ;
venez au bruit joyeux des crécelles !

✥

I

Le long des murailles grises,
pimpant, furtif et jaloux,
Pierrot court au rendez-vous
vers les caresses promises.

Minuit, qui sonne aux églises,
fait palpiter à grands coups
son cœur plein de désirs fous,
d'espoirs vains et de méprises.

Il va, narguant le courroux
des maris sous leurs verroux,
et ce n'est plus dans la brume

qu'un fantôme à pas de loup
qui se glisse en grand costume,
pimpant, furtif et jaloux.

*

II

Insoucieux des cris, des taloches,
vêtu de blanc été comme hiver,
le nez au vent, les mains dans les poches,
Pierrot sautille en sifflant un air.

Il ira loin ; mais, comme il chemine,
voici venir au bras d'Arlequin,
œil noir, pied vif, voici Colombine
qui lui jette un sourire taquin.

Ils vont, grisés d'amour et d'espace...
Demeuré seul et les bras ballants
il suit des yeux ce bonheur qui passe,
soudain plus blanc que ses habits blancs.

Pauvre Pierrot ! Pauvre ami nocturne !
Tu verseras bientôt plus d'un pleur ;
désormais seul, va-t-en, taciturne,
la mort dans l'âme et l'amour au cœur.

✱

III

Pierrot, beau comme un prince et fier comme un prélat,
marche, tendant la jambe et redressant le cou;
il ne se sent pas d'aise et d'orgueil, car il a
Colombine à son bras qu'il mène... Dieu sait où.

Sur la ville pourtant le soir s'incline en maître,
blessant l'essor des allégresses les meilleures,
attristant le soleil tout près de disparaître
et qui s'attarde encor aux vitres des demeures.

Mais, tout à son bonheur, Pierrot, pompeux et lent,
passe, un poing sur la hanche; et, prêt à la bataille,
promène sur la foule un regard insolent,
sans s'émouvoir des quolibets dont on l'assaille.

Puis, tout à coup, voici que sa fierté se ploie;
voyez, son front se crispe et son regard s'épeure;
il sent comme un éclair s'évanouir sa joie
et déjà monte en lui le regret de cette heure.

*

IV

Au petit matin, si blême, si terne,
dans la solitude et dans le brouillard,
où tremblote encor un rais de lanterne,
quel est ce pas lent comme d'un vieillard ?

Quel est ce visage exsangue ? Serait-ce
le père et l'ami des bons rires francs ?
O compagnon cher des jours de détresse,
mon pauvre Pierrot, comme je comprends !

Tu n'as pas trouvé Colombine au gîte
et te voici, pâle et traînant tes os ;
un dernier instinct te pousse et t'agite
vers où la rivière entr'ouvre ses eaux.

Tout de blanc vêtu, mâchonnant des rimes,
je te vois encor là-bas te mouvoir,
levant des bras fous, comme pour un crime,
et roulant des yeux morts de désespoir.

V

Dans la nuit lunaire et clémente,
Pierrot, sur le pont d'Avignon,
sans maîtresse ni compagnon,
s'est accoudé sur l'eau qui chante.

Elle s'éloigne à petit bruit,
toujours autre et pourtant la même,
en reflétant la face blême
de la pleine lune qui luit.

Qui luit, bienveillante et câline,
compatissante à nos soucis,
laissant un sourire imprécis
flotter sur ses traits qu'on devine.

Au cours monotone et pensif
de ses voyages solitaires
elle a sondé tous les mystères
de ce cœur d'amoureux naïf;

et, dans la clarté qui s'étale,
calme, du haut du firmament,
Pierrot contemple fixement
tout son passé d'amoureux pâle.

Mais l'heure passe. Sous le pont
l'onde chuchote alerte et franche
où la lune de moire blanche
à la lune du ciel répond,

éternelle consolatrice
des amoureux et des jaloux,
qui, tout en clignant ses yeux flous,
poursuit sa route évocatrice.

VI

Au crépuscule encor rose et gris,
Pierrot se hâte avec des gambades ;
c'est l'heure exquise où les sérénades
vont éveiller les pauvres maris.

Sur ses traits fins, qu'un jeûne a maigris,
brille l'orgueil d'être en escapade ;
au crépuscule encor rose et gris,
Pierrot se hâte avec des gambades.

Adieu les jours traînés sans abri
au gré pesant des heures maussades !
Les bras ouverts pour des embrassades
Pierrot sent tous ses chagrins guéris
au crépuscule encor rose et gris.

La ritournelle importune,
sanglots, rires et baisers,
des violons apaisés
va mourir au clair de lune.

Colère, amour et rancune,
propos et regards osés,
tout cesse ; vous vous taisez ;
chacun s'éloigne et chacune.

Les amoureux nonchalants,
s'en vont par les chemins blancs
dans la nuit calme qui rêve ;

et voici pleurer en nous
le passé lointain plus doux
que l'air naïf qui s'achève...

LA CHAMBRE CLOSE

A ma Mère.

I.

Je ne veux plus...

Je ne veux plus penser que des vers magnifiques,
rythmés comme la mer, majestueux et lents
comme des pélerins, fatigués par les ans,
qui marchent vers le Ciel en chantant des cantiques.

Je ne veux plus penser que des vers lents et forts,
pieux comme les croix des églises rustiques,
qui monteront à Dieu comme des chœurs mystiques,
désarmant sa colère et calmant mon remords.

Je ne veux plus me plaire à ces strophes voilées,
qui furent, dans mon âme où les désirs sont morts,
une procession de vierges, dont les corps
sont veufs, avant le temps, des âmes en allées.

Je ne veux plus me plaire aux rythmes nonchalants,
mais, dans le temple des ténèbres étoilées,
je suspendrai l'essor de strophes envolées
en vers sereins et forts, majestueux et lents.

✱

Prière du matin.

Merci mon Dieu : la nuit n'a pas versé de songes
à mon esprit qui veut aimer la vérité.
Les rêves sont mauvais, car la réalité
semble moins belle après l'attrait de leurs mensonges.

J'ai dormi jusqu'au jour en sentant dans mon cœur
le rythme égal de Votre paix surnaturelle;
et je m'éveille, heureux de la tâche nouvelle
qui me sourit à mon chevet comme une sœur.

Merci de ce refuge et de cette accalmie,
merci mon Dieu de me donner ce bon réveil;
mais faites-moi vaillant, pour suivre le conseil
qui m'est dicté, venant de Vous, par cette amie.

Pour mériter encor Vos faveurs, ô mon Dieu,
sans me lasser je vais lutter pour Votre gloire,
jusqu'à l'heure où la nuit, décidant ma victoire,
joindra mes mains sous le pardon du ciel tout bleu.

Tristesse.

Je suis triste ce soir car le jour qui s'achève
me laisse le regret d'avoir été celui
qui redoute la peine et l'effort; et la nuit
me versera l'angoisse au lieu d'être une trêve.

Car je suis le mauvais laboureur qui se lève
avant le jour mais qui travaille avec ennui,
remettant à demain sa tâche d'aujourd'hui
pour contempler, trop tôt, la moisson dans un rêve.

L'été devrait mûrir ma récolte. J'ai peur
que le temps qui s'en va ne rende ma vigueur
pareille au soc rouillé du laboureur indigne.

Quand l'automne assourdi soufflera dans son cor
serai-je encor oisif, Seigneur, dans Votre vigne?
Je suis triste ce soir, triste jusqu'à la mort.

Prière.

Enfant Roi dont les lois éternelles sont dures
mais qui veux nous aider pour l'accomplissement,
petit enfant sur les genoux de sa maman,
Enfant Dieu que j'invoque en mes heures obscures;

donne moi la Bonté qui panse les blessures
mieux que la charité, sans savoir, simplement,
et, pour pouvoir les élever au firmament
comme un enfant naïf, donne moi des mains pures.

Puis donne moi, car tu connais chaque détail,
d'aimer la solitude et d'aimer le travail
sans me laisser troubler par la rumeur des autres;

mais, pour combattre aussi le Monde insidieux,
enseigne moi Toi-même, ainsi qu'aux Saints Apôtres,
comment je dois prier Ton Père dans les Cieux.

✽

Le Moine.

A l'heure déjà grise où le cri va se taire
que jette vers le ciel ce monde que tu fuis,
protecteur de mes jours et gardien de mes nuits,
bon Moine qui serein rentres au monastère ;

ton conseil est de vivre obscur et solitaire,
prisonnier du travail qui calme les ennuis,
qui garde le cœur pur et sans désirs ; et puis
de ne pas souhaiter d'autre bonheur sur terre

que celui que l'on cueille en étant simple et bon,
en ayant l'âme neuve et droite où le Pardon
fleurit comme un lys vierge et dès avant l'offense ;

enfin de conserver l'espoir qu'après l'effort,
tout blancs, tout purs et pour une nouvelle enfance,
nous serons réunis au Ciel sans plus de mort.

La Porte.

Porte, qui clos la chambre où j'ai, pour le travail,
le refuge béni des heures cadencées,
et, pour y réparer mes forces dépensées,
le lit qu'il faut, mais sans inutile attirail,

fais bonne garde, veille et sers d'épouvantail
au vol, jamais repu, des mauvaises pensées
de l'ombre du dehors sans relâche élancées ;
sois sainte, sois pieuse aussi comme un vitrail ;

pour que, la nuit, pendant les mystiques silences,
se répandent sur moi de calmes influences
où baigne mon esprit comme en un flot divin ;

sois vigilante encor et que rien ne t'échappe ;
que Celui qui se tient à la porte et qui frappe,
s'Il vient à mon appel n'attende pas en vain.

✽

Le Seuil.

Et toi, Seuil, que jamais, désormais je ne foule
sans penser à ce jour où mes frères, en deuil,
m'emporteront, cloué dans un étroit cercueil,
et que le temps se sauve ainsi qu'un fleuve coule,

protecteur et gardien, sache éloigner la foule
à quelques amis vrais limitant ton accueil;
oui, mais avant tout sois la digue et sois l'écueil
où viennent se briser la tempête et la houle.

Pour qu'en deçà soit un beau lac au flot berceur,
fleuri de nénuphars, sans barque, sans passeur,
lac de légende où vont et viennent de grands cygnes;

d'où ne monte au couchant mirage ni vapeur,
d'où l'horizon prochain s'éloigne en calmes lignes,
et dont on voit le fond sans vertige et sans peur.

L'Espérance.

La moisson, que berçait le vent sur la colline,
la moisson, verte encor, a péri par le feu ;
au bord du lac, qui jamais plus ne sera bleu,
les grands chênes sont morts, du faîte à la racine.

L'horizon d'un éclair sinistre s'illumine.
Le laboureur à sa compagne dit adieu ;
les femmes n'auront plus demain ni feu ni lieu
car l'Eglise, suprême espoir, est en ruines.

Pourtant quelqu'un franchit le seuil des temps meilleurs :
une enfant pâle, en deuil, aux yeux noyés de pleurs.
Elle tressaille, ouvre les bras, s'élance, écoute ;

met les mains sur son cœur qui se gonfle d'aveux
pour celui qui paraît au détour de la route,
et sourit en cherchant des fleurs pour ses cheveux.

La Foi.

C'est le silence où tout espoir semble se taire,
c'est l'attente inquiète où rôde le malheur,
la solitude, où l'on entend souffrir son cœur;
c'est le silence, c'est l'attente et le mystère.

Puis c'est l'absence où la tendresse s'exaspère.
l'absence où le remords grandit avec la peur;
c'est peut-être l'oubli, tragique et destructeur,
ou c'est la mort et tout un passé qu'on enterre.

Mais la Foi n'a jamais douté, ne tremble pas.
Au delà du tourment qui ronge et du trépas
son regard extatique assiste à l'Invisible.

Ralliant nos espoirs d'un geste impérieux
elle veille à jamais, souriante et paisible,
et songe, en méditant des secrets merveilleux.

*

La Charité.

Vers tout ce qui subit l'existence fatale,
dans chaque deuil sentant souffrir tout l'univers,
le cœur ému, les mains pleines, les bras ouverts,
la Charité s'en va, silencieuse et pâle.

Vers tout ce qui soupire et vers tout ce qui râle,
en dépit des affronts, sans craindre les revers,
au milieu des moqueurs, des fous et des pervers,
elle s'en va, le cœur triste mais l'âme égale.

Elle aime, elle pardonne, elle espère, elle croit.
Jadis elle a meurtri son front devant la Croix
quand mourut le Seigneur d'Amour et de Misère.

L'Espérance et la Foi, bon guide et sûr appui,
la mènent chaque jour sur un nouveau Calvaire
où la Charité souffre et saigne comme Lui.

Noël.

Noël : un grand silence où des cloches lointaines,
du fond des temps, du fond des âges révolus,
suprême écho de l'hymne affaibli des Elus,
quand sonnera minuit chanteront par centaines.

Noël : un grand silence étendu sous les Cieux,
une trêve d'Amour à toutes nos querelles
et voici lentement la Nuit surnaturelle
qui vient joindre nos mains, qui vient clore nos yeux.

La Nuit sainte, la Nuit d'amour et d'harmonie
où passèrent jadis les Cantiques sacrés,
sur le monde qui souffre incline par degrés
son front grave fleuri d'étoiles infinies.

Car de nouveau l'Étoile incomparable luit
pour donner sa lumière aux âmes obscurcies
et, de nouveau, l'Enfant des vieilles prophéties
s'offre à l'homme au cœur dur qui ne veut pas de lui.

* * *

Seigneur, ma vie errante et qui cherchait un Maître,
ma vie errante et lasse avant d'avoir lutté,
a senti son espoir palpiter et renaître
et tressaille de voir l'Étoile et sa clarté.

Seigneur, je viens à Vous du fond de ma misère,
parmi la foule obscure et perverse où je suis
le complice et l'ami de la femme adultère ;
Seigneur je viens à Vous lourd d'angoisse et d'ennui.

Je viens à vous, Seigneur, sans œuvres, sans mérite,
le Démon de Luxure habite dans ma chair ;
je suis, hélas, celui qui juge et qui s'irrite...
Mais Votre Etoile luit toujours dans l'azur clair.

Daignez purifier mon cœur et ma mémoire,
tuez à tout jamais l'orgueil de ma raison,
et, pour faire un nouveau Miracle à Votre Gloire,
Seigneur, envoyez-moi guéri dans ma maison.

II.

Berceuses.

I

Tous tes jouets, petit enfant rose,
sont dans l'armoire et dorment en paix ;
dans ton berceau fais la même chose
sous l'abri sûr des rideaux épais.

Au bois, aux champs, les fleurs printanières
ont clos leurs yeux dans le soir lilas ;
dans ton berceau ferme tes paupières
car mon regard ne te quitte pas.

Pour remplacer la lumière éteinte,
la lune au ciel veille jusqu'au jour ;
dans ton berceau sommeille sans crainte,
sous ma prière et sous mon amour.

Les nids jaseurs taisent leurs querelles ;
tout fait silence : on n'entend plus rien,
plus rien, plus rien... Sauf le bruit des ailes
à ton chevet de l'Ange gardien.

✽

II

Les gens affairés cessent leurs tapages
et rentrent joyeux dans la paix du soir.
Dans notre jardin vois comme il fait noir ;
le moment n'est plus de tourner les pages

ô mon chéri blond du livre d'images ;
ferme tes yeux las pour ne plus rien voir.
C'est l'heure où la nuit lente vient s'asseoir
auprès du berceau de ceux qui sont sages.

Par un chemin bleu, tout là-bas, voici,
sereine elle vient calmer le souci
qu'un songe importun met sur ton front rose.

Les Ogres méchants sont bien loin d'ici ;
ton ami Pierrot, dans sa chambre close,
souffle sa chandelle et s'endort aussi.

III

Ton berceau comme un hamac,
tout doucement se balance ;
faiblement dans le silence
la pendule fait tic-tac.

On entend dormir le lac.

Une haleine sur la grève
se mêle aux rumeurs de l'eau ;
la dentelle du rideau
tout doucement se soulève.

C'est la nuit d'été qui rêve.

La pendule fait tic-tac ;
bercé par sa ritournelle
qui vois-tu ? Polichinelle ?
ou Chalande avec son sac ?

On entend dormir le lac.

Tout doucement se soulève
ta poitrine de bébé ;
dans le silence tombé
quel est ce soupir sans trêve ?

C'est la nuit d'été qui rêve.

III.

L'Adolescent.

Portant des lys dans ses mains claires,
agile, clair et frémissant,
souple et subtil, l'Adolescent
paraît dans l'aube qui s'éclaire.

Il sourit, dédaigneux de plaire
mais il tressaille, connaissant
le prestige, encore innocent,
de son attrait presque impubère.

L'éclair de son regard aigu
suscite un désir ambigu
dont sa chair connaît les morsures:

et, sur sa bouche et dans ses yeux,
l'émoi des prochaines luxures
couve, trouble et contagieux.

Le Portrait de Dorian Gray.

I

Ses yeux clairs, cruels et câlins
qui n'ont pas leur pareil au monde,
ses yeux clairs de cristal et d'onde,
ses yeux pensifs et sibyllins;

sa bouche, encor presque enfantine,
au sourire à demi railleur,
sa bouche au sourire d'ailleurs
où paraît l'émail des dents fines;

le charme svelte de son corps
où le désir sommeille encor
en attendant qu'il le dévaste;

tout cela fait naître en mon cœur
l'extase grave et la douceur
d'un amour inutile et chaste.

✱

II

Sous l'eau calme de ses yeux,
sous l'eau calme et complaisante,
flotte un peuple insidieux
de sirènes malfaisantes.

Le sourire, à peine éclos,
de ses lèvres ambiguës
sera source de sanglots
pour les chastetés vaincues.

Sur ses mains d'adolescent
bientôt va jaillir le sang
du meurtre et du suicide ;

mais il restera sans pleurs
le saphir clair et lucide
de ses yeux dominateurs.

*

Vertige.

Savourant lentement l'air bleu qui la caresse,
sa main longue parmi les pages d'un roman,
elle rêve et se berce imperceptiblement
dans le fauteuil d'osier qui rythme sa paresse.

Silence. Les jets-d'eau jasent, doux et plaintifs.
L'heure vibre d'un chaud bourdonnement d'abeilles..
Terreur! Il lui semble soudain qu'elle s'éveille
d'un songe d'autrefois, lucide et fugitif!

Et, de vouloir trouver, au fond de sa mémoire,
le lieu, l'âge et le jour, elle voit sa raison
tourner en vain, sous un ciel bas, sans horizon,
au ras d'un lac dont l'onde à l'infini se moire...

Et c'est l'après-midi lente d'un jour d'été
qui fait languir d'amour et défaillir les roses;
et, devant le mystère innombrable des choses,
son esprit tremble, hésite et reste épouvanté.

La Pénitente.

Pour avoir trop connu l'orgueil
d'être belle au milieu des fêtes,
je veux coucher dans un cercueil
mon corps vanté par les poètes.

Pour avoir aimé les décors
d'un monde impie où tout s'altère,
ce soir, je veux traiter mon corps
comme un cadavre qu'on enterre.

Ce corps invinciblement beau
sous la splendeur de sa peau douce,
je veux le promettre au tombeau
avant que la mort ne l'y pousse.

Je ferai tomber sans regret
ma chevelure lourde et fauve
dont l'ample manteau me parait
dans la pénombre de l'alcôve.

Puis, d'un suaire à longs plis droits,
sans une fleur, m'étant vêtue,
dans le cercueil aux murs étroits
j'étendrai ma chair de statue.

Toute la nuit, jusqu'au signal
des clochers vers l'aube prochaine,
je songerai, d'un cœur égal,
au néant de ma beauté vaine.

Je songerai que la Douleur
me guette et déjà me condamne,
et que sous mon sourire en fleur,
une tête de mort ricane;

qu'après les maux et les tourments
qu'un jour il faudra que j'endure,
un jour aussi, mes ossements
blanchiront dans la tombe obscure...

Aussi, sans plus de vanité
ni plus rien d'humain qui m'égare,
en face de l'Éternité
me relevant comme Lazare,

le front serein, les yeux ouverts
désormais sur ce que nous sommes,
reniant un passé pervers,
je m'en irai parmi les hommes.

✤

Le Réprouvé.

L'amour que je ne connaîtrai
que par le rêve et la chimère,
l'amour hélas, hante en secret
mon cœur qui le niait naguère.

Dans mon cœur, si faible aujourd'hui,
c'est lui qui palpite et respire,
je suis sa proie et, jour et nuit,
il fait sa tâche de vampire.

Car il s'est glissé dans mon sang,
poison sûr, sans cesse et sans trêve,
philtre subtil et tout puissant
dont l'œuvre jamais ne s'achève.

Mais, lorsque je veux apaiser
ma soif obstinée et fatale,
ma bouche fait peur au baiser
qui fuit mes lèvres de Tantale.

Le pli de mon front soucieux
attriste les amantes vaines
et mon regard fait peur aux yeux
quand je veux y baigner ma peine.

Depuis longtemps j'attends mon tour
et c'est en vain que je mendie :
mon désir fait peur à l'amour
dont j'avais cru guérir ma vie.

Tourment sans espoir ! Et pourtant
j'ai droit au baiser comme un autre ;
j'ai le droit d'avoir au printemps
le lit tiède où la chair se vautre.

J'ai droit au bonheur animal
d'étreindre un corps, comme une proie,
de l'aimer en lui faisant mal,
en criant ma force et ma joie.

Mais l'amour châtie aujourd'hui
l'orgueil pervers de ma jeunesse
et fait son œuvre jour et nuit,
poison lent, sans trêve et sans cesse.

Quand le soir ambigu descend,
je scrute l'ombre des charmilles
pour y surprendre, en frémissant,
les mystères des jeunes filles.

Et je me glisse à pas prudents
sous la lune ironique et blême
en levant des regards ardents
vers les fenêtres où l'on s'aime.

Mais, quand je vois des amoureux
échanger serments et prières,
j'appelle le malheur sur eux
et blasphème en cherchant des pierres.

Verlaine.

Verlaine, une chanson limpide et cadencée,
qui berce un rêve encor meurtri par le malheur;
un paysage simple, où des arbres en fleur
ont l'air d'être de blancs bouquets de fiancée;

une âme hélas de bons vouloirs ensemencée,
et puis des cris, des mots brutaux et querelleurs,
des repentirs et des regrets baignés de pleurs;
une oraison toujours en vain recommencée.

Verlaine, un soir de pluie où clignent dans le vent
des feux pervers, insidieux et décevants,
un soir trouble où les faux beaux jours versent l'ivresse;

la chapelle où la Vierge intercède et bénit
puis des réveils et des départs vers la sagesse
et vers la Bonne Mort qui sauve et rajeunit.

A Jules Laforgue.

Laforgue, triste ami, pauvre ami, doux ami,
vers toi, dont l'âme éparse dans le vent d'automne,
s'inquiète, s'épeure et s'afflige et gémit
dans la Complainte des Dimanches monotones ;

je viens d'aller vers toi, vers ton âme et vers toi,
par un jour lent, mêlé de soleil et de pluie,
où mon bonheur, passait peut-être près de moi ;
et j'ai parlé d'amour avec ton âme enfuie.

Tristesse d'être seul au milieu des regards !
Misère de songer à toutes les misères,
et de penser qu'on meurt un peu, qu'il se fait tard,
et que nulle ne veut venir, et qu'on espère !

Pianos longuement tapotés par des mains
qui conservent l'odeur des cheveux qu'elles tressent !
Ah ! dire qu'il faudra recommencer demain !
Détresse de songer à toutes ces détresses !

Laforgue, triste ami, je suis le Pierrot blanc,
l'amoureux-fou des jeunes filles impassibles,
toujours prêt à donner son cœur, puis s'en allant,
désespéré de voir que c'était impossible.

Je suis le Pierrot fugitif, mort à demi,
déjà spectre sous le linceul de lune blanche.
Presque aussi mort que toi, Laforgue, pauvre ami,
sur mon cercueil futur je m'étonne et me penche.

Et, tandis qu'il pleuvait lentement sur les toits,
sur la rue où traînait l'Orgue de Barbarie,
Laforgue, doux ami, je suis allé vers toi
qui vis au paradis des âmes sans patrie.

IV.

Chanson.

Tout l'espoir d'un cœur candide
flotte dans le vent léger
dont le souffle à peine ride
le gazon neuf du verger.

Tout l'émoi des fiancées
rêve et chante dans les nids
sur les branches balancées
au gré du vent rajeuni.

Le ruisseau, qui suit sa pente
vers l'écluse et le moulin,
dit une histoire pimpante
sur un rythme alerte et fin.

La maison, qui va renaître,
se réveille en frémissant;
les rideaux de ses fenêtres
font des signes au passant.

Le seuil a craqué de joie
sous les pas de l'étranger ;
et le ciel tout grand s'éploie
peuplé d'oiseaux messagers.

Le moment d'aimer son rêve
vient de tinter au beffroi :
Tout s'apprête et tout s'achève
pour le passage du Roi.

Avril.

Tout l'avril rit, frémit et chante;
c'est le retour et c'est l'éveil
après les ennuis de l'attente
que dissipe enfin le soleil.

Après les ennuis éphémères
c'est l'éveil du vieux rêve et c'est
le retour naïf des chimères
au cœur où rien ne fleurissait.

Le soleil prête à l'eau qui coule
ses sourires intermittents
et voici revenir en foule
tous les mirages du printemps.

Voici revenir dans la brise
un parfum qu'on avait cru mort
et la romance désapprise
va tenter un nouvel essor.

Le songeur, oubliant son livre,
défaille d'un plaisir obscur.
Tout ce qui recommence à vivre
est baigné d'air libre et d'azur.

Tout l'avril rit, frémit et chante;
le cœur oublie... et, lentement,
voici paraître la passante
aux yeux d'amour et de tourment.

Renouveau.

Paisible et gai, sous les rayons encor timides
du soleil printanier qui danse sur les murs,
le pauvre cimetière, après les mois obscurs,
est un jardin naïf aux parterres humides.

Il s'éveille, il frémit, silencieux et frais;
la brise se parfume aux senteurs exhalées
et les enfants viendront jouer dans les allées,
insouciants, sans peur des croix ni des cyprès.

Car c'est en vain qu'on jette au fond des tombes neuves
les corps que l'existence a meurtris de ses coups,
c'est en vain que dans la Chapelle, à deux genoux,
se prosterne le deuil des enfants et des veuves.

Il suffit d'un rayon, d'un refrain puéril,
et calme, poursuivant ses œuvres éternelles,
la Vie épanouit des fleurs toujours nouvelles
et sourit doucement dans le soleil d'Avril.

Le ciel boudeur...

Le ciel boudeur, tour à tour éclairci,
puis de nouveau s'attristant pour l'orage,
met dans les cœurs et sur chaque visage
l'anxiété d'un doute et d'un souci.

Pourtant on rêve, on jase, on danse aussi
sous les frissons nouveaux-nés du feuillage ;
le lac se ride au fond du paysage,
la brise embaume et le temps passe ainsi.

Comme pour mettre un terme à cette joie,
le crépuscule inquiet se déploie
et, lentement, comme un voleur en quête,

faisant monter des larmes dans les yeux,
se glisse en nous, sournois, insidieux,
le désespoir des lendemains de fête.

Unisson.

L'heure du rêve et du mensonge,
l'heure fragile est de retour ;
vert tendre et rose tour à tour,
le crépuscule se prolonge.

L'eau dormante, où la rame plonge,
se pâme et soupire à l'entour
de la nacelle où notre amour
s'idéalise comme en songe.

L'ombre immobile où nous glissons
bannit les doutes, les soupçons,
bénit et rapproche les âmes.

Elle absout nos cœurs apaisés
et mêle la chanson des rames
à l'extase de nos baisers.

Pluie.

Du ciel tranquille où la clarté se joue
elle descend sans hâte sur la boue ;
ce sont les pleurs du chagrin qu'on avoue
qui, doucement, ruissellent sur la joue.

De la musique éparse et monotone
fait murmurer la forêt qui frissonne ;
et tout s'apaise, et le cœur qui s'étonne,
le cœur en pleurs pressent qu'on lui pardonne.

Sans plus tenter l'aventure des routes
prêtons l'oreille à la plainte des gouttes
et nos douleurs se dissiperont toutes.

Dans cette fin d'après-midi maussade
soyons l'enfant, bercé d'une ballade,
qui s'assoupit en se croyant malade.

Solitude.

L'heure où se mêlent les contours,
l'heure incertaine est de retour;
pas un arbre ne se balance,
et, sur la ville en somnolence,
l'heure pâle sonne à la tour.
Solitude au fond du Silence...

Le fleuve, où tremble le reflet
des arbres bleus et violets,
le fleuve lourd coule sans vagues
et, sans bruit, frôle les galets.
Solitude et tristesse vague...

Le passé, que j'ai cru bannir,
s'obstine encor à revenir,
tout mon passé d'attente vaine;
dans l'ombre de la nuit prochaine
je n'ai pas même un souvenir
d'amour pour consoler ma peine.

L'heure immobile, l'ombre et l'eau...
Du silence en moi fait écho;
l'onde glisse; un souffle, un sanglot,
monte d'elle où la lune éclot...
Solitude, où la lune double
glisse et tremble dans son halo;
solitude en moi de nouveau,
solitude en mon âme trouble...

*

Trêve.

Embaumant l'herbe et la forêt
la brise fait chanter les branches
entre lesquelles m'apparaît
le lac, paré d'écharpes blanches.

L'heure vibre au clocher lointain ;
le sentier tourne ; je découvre
un village, où brille et s'éteint
l'éclair des fenêtres qu'on ouvre.

Et voici les jardins en fleur,
les lys rustiques et les roses...
Et soudain je sens dans mon cœur
la gaîté calme de ces choses.

Est-ce la fin du vieux remords
qui me poursuivait d'heure en heure ?
Et j'entrevois, jusqu'à ma mort,
l'avenir facile et sans leurre.

A mi-voix.

Voici, loin du soleil, la trêve désirée,
l'ombre silencieuse et la fraîcheur de l'eau ;
la forêt se recueille, exactement mirée,
sans un souffle de brise et sans un chant d'oiseau.

Ce sont des troncs puissants, plus forts que la tempête,
des feuillages, des fleurs, des lierres, des buissons.
Pas un rameau ne bouge et cela se répète
dans l'eau verte et profonde où passent des frissons.

C'est tout à coup le calme et l'abri d'une église
aux piliers éternels, aux vitraux bleus et verts ;
c'est enfin la nature immobile et soumise,
versant son influence à nos esprits pervers.

Cessons donc de tenter la révolte impuissante,
oublions jusqu'aux mots d'amour et de bonheur
et parlez bas, à mots discrets, pour que je sente
dans mon cœur inquiet la paix de votre cœur.

✽

Tous les regrets...

Tous les regrets, toutes les tristesses
et tous les deuils qui viendront un jour,
tout ce qui meurt et tout ce qui cesse,
toute la peine avec tout l'amour;

tout ce qui pleure et tout ce qui prie,
tout le passé puis tout l'avenir
tombe ce soir, tombe avec la pluie
dans les cœurs las de se souvenir.

Du livre lu la dernière page
tremble aux lueurs mouvantes du feu;
sur le sentier qui mène au village
des fiancés se disent adieu.

L'heure de brume et de crépuscule
mêle du doute et du désespoir
au cœur troublé des vierges crédules
et leurs grands yeux contemplent sans voir.

Le feu tressaille et meurt dans les cendres,
le livre est lu, c'est la fin de tout;
la lampe hésite et voici descendre
la nuit plaintive où court un vent fou.

Pesant de pluie et de souvenances
le vent de nuit conte, tour à tour,
aux cœurs lassés leurs vieilles souffrances
et tous les deuils qui viendront un jour.

*

Romance banale.

Pensif, subtil et nonchalant,
l'automne s'en vient à pas lents,
moissonnant les fleurs et les rêves ;
et nos cœurs, pareils aux jardins,
vont perdre, jusqu'à l'an prochain,
l'orgueil de leurs floraisons brèves.

Nos cœurs vont perdre, tour à tour,
l'illusion de leur amour,
et l'amour de leur espérance ;
car l'automne en manteau fané
parmi la brume a ramené
la solitude et le silence.

Les bonheurs du printemps défunt
ne survivront pas au parfum
des roses déjà dispersées,
et que déjà le souvenir
évoque et cherche à réunir
pour en consoler nos pensées.

Et c'est, dans un premier frisson,
la fin dolente des chansons
dont pleure la suprême note ;
c'est l'amie au cœur défaillant
et qui prolonge, en s'en allant,
un dernier baiser qui sanglote.

Les feuilles d'or...

Les feuilles d'or, les feuilles mortes,
toutes les feuilles de l'été,
tombent au vent qui les emporte
tombent au vent qui les escorte
d'un appel sans fin répété.

Parmi l'averse qui crépite
et vers l'hiver qu'on sent venir
leur vol épars se précipite;
les rameaux frileux qui s'agitent
semblent vouloir les retenir.

Tout l'été succombe avec elles
et l'espoir de tous les printemps;
dans l'ouragan qui les flagelle
les arbres déserts se rappellent
et se font signe en sanglotant.

Mais les arbres n'ont plus de sève,
les cœurs pleurent d'avoir chanté
et le vent pourchasse et soulève
les feuilles d'or, les feuilles brèves,
toutes les feuilles de l'été.

Ce soir...

Ce soir les clochers se plaignent ensemble
sous l'anxiété du ciel équivoque ;
les chagrins confus que l'automne évoque
répondent au fond du passé qui tremble.

Et c'est comme un chant de flûtes lointaines
qui vient jusqu'à moi dans les arbres jaunes
où le vent gelé cueille des aumônes,
larges pièces d'or en tas sous les chênes.

C'est aussi là-bas la vieille romance
et son refrain grêle à travers la brume ;
tous les désespoirs que l'automne exhume
peuplent de soupirs la nuit qui commence.

C'est la ritournelle ambigüe et lente,
comme d'un aveugle au bord d'une route,
dont la mélodie est fausse, tremblante,
tant je l'ai rêvée autrefois sans doute.

La chanson d'amour supplie et se moque
pour des yeux déjà vagues, comme en songe,
et la plainte des clochers se prolonge
sous l'anxiété du ciel équivoque.

L'automne...

L'automne, avec la pluie et les cloches lointaines,
avec l'odeur de l'eau, des feuilles et des champs,
l'automne, avec sa brume et ses soleils couchants,
est le temps des départs et des tristesses vaines.

Partir, se dire adieu sous la pluie et sourire !
Evoquer longuement tant de bonheurs enfuis,
baisser des yeux troublés par les larmes, et puis
se quitter lentement sans plus savoir que dire...

L'automne, avec la pluie et les chemins mouillés,
me raconte une douce et douloureuse histoire
avec de longs adieux près d'une eau lourde et noire
et des baisers sous de grands arbres dépouillés.

L'automme fait songer aux pâles jeunes filles
dont le front clair s'appuie aux vitres dans le soir,
et dont le cœur a mal de tout le désespoir
épars au vent plaintif qui fane les charmilles.

Neige.

Sur le paysage automnal
la neige met sa mousseline ;
lentement la poussière fine
tombe du ciel d'un vol égal.

C'est un grand geste machinal
de quelque main blanche et câline
dont l'abaissement nous confine
au fond d'un rêve virginal.

Un lourd silence s'amoncelle.
Sur la pâleur universelle
pèse une torpeur de couvent.

Mais quelqu'un d'invisible passe
car on voit s'écrouler souvent
la neige d'une branche lasse.

Chanson par la neige.

La neige tombe lentement.
Le silence qui l'accompagne
augmente, et, dans l'éloignement,
paisible, avec un geste lent,
la neige bénit la campagne.

L'exil qui nous sépare encor,
peut-être pour la vie entière,
l'exil qui sépare les corps
peut durer jusqu'à notre mort :
portons nos cœurs au cimetière.

Faisons ce rêve consolant
qu'un doux soir de neige et de givre,
sous la danse des flocons lents,
on vienne au cimetière blanc
coucher nos deux corps las de vivre.

Faisons ce rêve d'avenir
que, malgré nos doutes, nos fautes,
la mort consente à nous unir
et qu'ainsi nous puissions dormir
un jour, pour toujours, côte à côte.

V.

Extase.

J'ai vu tressaillir l'horizon
nuancé de teintes fragiles ;
et, sur des musiques agiles,
mon cœur est sorti de prison.

Il s'est élancé par les routes
au devant du bonheur qui vient ;
il se recueille, il se souvient
mais c'est la fin des anciens doutes.

C'est la fin de tous les regrets ;
mon âme se sent éternelle,
la certitude chante en elle
comme un lac abondant et frais.

C'est l'heure attendue entre toutes
qui vient, à pas silencieux,
détacher le bandeau des yeux ;
et c'est la fin des anciens doutes.

Et c'est pour toujours! Un printemps
éternel en moi se déploie ;
c'est pour toujours : j'ai de la joie
et du sourire pour cent ans.

J'écoute chanter les fontaines
et le feuillage et le gazon :
mon cœur est sorti de prison
au son de musiques lointaines.

Cantique.

Tant d'espoir, tant d'allégresse,
entre avec le jour qui croît,
que mon cœur est plein d'ivresse,
presque sans savoir pourquoi.

Tant de Rêve et de Légende
flotte dans le vent léger
que mon âme, toute grande,
s'ouvre au souffle messager.

Tant d'amour frémit et chante
par la voix des clochers bleus
que les larmes de l'attente
déjà sèchent dans mes yeux.

Qu'ils sont loin mes jours d'épreuve !
Car l'amour m'a répondu,
car ma vie en robe neuve
découvre un secret perdu.

Car le Rêve et la Légende,
apparus à mes côtés,
sont venus me faire offrande
de leurs joyaux enchantés.

Tant d'espoir conduit ma vie,
tant d'orgueil et tant de foi,
que mon cœur n'a plus d'envie
presque sans savoir pourquoi.

*

Les mains de tendresse...

Les mains de tendresse et d'accueil,
les mains de candeur et d'aurore
qui me conduiront sur le seuil
des félicités que j'ignore ;

les mains de jeunesse et de foi
qui, pour me vêtir d'innocence,
un jour se donneront à moi,
sans partage et sans réticence ;

les mains d'avenir et d'espoir,
ces mains simples qu'en vain j'appelle,
où dois-je les chercher ce soir ?
Les mains que j'invoque, où sont elles ?

Peut-être hélas qu'en ce moment
la fièvre d'aimer les embrase ;
ou les joint-on pieusement
pour la prière et pour l'extase ?

Ont-elles connu les langueurs
des attentes crépusculaires ?
Rêvent-elles parmi les fleurs,
au jardin que la lune éclaire ?

Allument-elles, chaque nuit
la lampe qui tremble et murmure,
la lampe qui tremble et qui luit
a l'abri de la vitre obscure ?

Ont-elles perdu sans espoir
l'anneau d'un bonheur éphémère ?
Ont-elles renoncé, ce soir,
à compter les grains du Rosaire ?

Ces mains qui me feront accueil
au seuil des voluptés nouvelles,
ces mains sans faste et sans orgueil,
où sont-elles ? Quand viendront-elles ?...

*

Affranchissement.

Le temps a passé comme un fleuve ;
aujourd'hui, sans savoir pourquoi,
je sens naître et grandir en moi
comme une fête étrange et neuve.

J'ouvre mes mains dans le soleil,
mes mains qui veulent des caresses,
car les rayons semblent les tresses
de cheveux souples et vermeils.

Je les tends vers tous les mystères,
je les offre au vent des chemins ;
ô qui voudra prendre mes mains,
ces mains si longtemps solitaires ?

Mes yeux, éblouis et charmés,
ne savent pas s'ouvrir encore
mais je vois de grands yeux d'aurore
dans la nuit de mes yeux fermés.

Mes lèvres, qu'une haleine touche,
je les sens qui pâlissent pour
le tout premier baiser d'amour
qui vient de fleurir sur ma bouche.

Et je sens bondir dans mon cœur
les flots d'une allégresse sourde ;
ô mon Dieu, mes lèvres sont lourdes
de tous les baisers du bonheur !

Et ma jeunesse inassouvie
marche au grand soleil comme un Roi ;
mes lèvres ont soif à la fois
de tous les baisers de ma vie.

Le temps, avec le souvenir,
le temps a passé comme un fleuve,
et mon âme à longs traits s'abreuve
au lac serein de l'avenir.

Etre aimé...

à William Rossel.

Etre aimé sans savoir pourquoi,
sans deviner et sans comprendre
et sentir son cœur las d'attendre
palpiter d'orgueil et d'effroi.

Etre aimé d'amour simple et triste,
d'amour grave et comme automnal,
dans l'oubli d'un passé banal,
du passé dont rien ne subsiste.

Etre celui qui trouve enfin
la fleur étrange qui fait vivre,
la fleur qui charme, qui délivre
et qui transforme son destin.

Etre celui qui sait la route,
l'avenir et le mot secret
mais qui s'en va d'un air distrait
de peur qu'un passant ne se doute...

Etre aimé d'amour simple et fort,
d'amour que le temps fortifie;
aimer de même et voir sa vie
claire et calme jusqu'à la mort.

En passant.

I

Rien n'existe encor entre nous,
rien qu'un sourire involontaire,
Passante au regard grave et doux
que l'aube d'un espoir éclaire.

Rien qu'un bonheur silencieux
entre nos âmes et nos peines,
Passante au regard anxieux
voilé par trop de larmes vaines.

Dois-je suivre tes pas légers
vers l'avenir qui devient sombre,
Passante aux yeux découragés
de regarder au loin dans l'ombre?

Et vais-je obéir aux conseils
du rêve heureux qui se prolonge,
Passante aux yeux presque pareils
à ceux que j'aime dans mes songes?

II

Rencontrer sur sa route, un soir,
à l'heure où les âmes s'appellent,
celle qu'on cherche sans espoir;
la reconnaître et la voir belle.

Passer un soir, simple passant
au cœur naïf, pensif et tendre,
et reconnaître, en frémissant,
l'amie au cœur blessé d'attendre.

Lire en tremblant dans ses yeux gris
l'aveu de son cœur solitaire;
sans dire un mot s'être compris
et s'aimer pour la vie entière.

Mais soudain se sentir en deuil,
sentir que le destin s'arrête,
échanger à peine un coup d'œil
et passer sans tourner la tête...

Passante.

Vous, dont j'aime aujourd'hui la grâce fugitive,
Passante, dont le charme enfantin me séduit,
mon rêve, qui ressemble au vôtre, et qui vous suit,
vous devine crédule, ignorante et craintive.

Vous aimez sans comprendre et pleurez sans savoir;
vous avez dans vos yeux trop grands, Passante frêle,
l'étonnement naïf de vivre, auquel se mêle
l'amour mystérieux de l'automne et du soir.

Passante, je connais votre voix sans l'entendre;
je sais que le passé ne vous reproche rien,
car votre cœur possède encor, comme le mien,
l'espoir d'on ne sait quoi de magique et de tendre.

Passante, j'ai compris la douceur de vos mains;
vos mains lentes n'ont pas d'anneau qui les profane
et, malgré son parfum sachant qu'elle se fane,
vous n'avez pas cueilli la rose des chemins.

Mon rêve de ce soir vous frôle et vous épouse,
mon rêve, à votre insu, vous évoque et vous suit,
furtive enfant qui va s'effacer dans la nuit,
Passante de ma vie inquiète et jalouse.

Sans espoir.

Etrangers l'un à l'autre et pourtant, j'en suis sûr,
unis par les mêmes désirs, les mêmes doutes,
ils avancent tous deux, séparés par un mur
que le devoir aveugle élève entre leurs routes.

Tous deux sont possédés par le même regret
de ne pouvoir se tendre une main fraternelle;
mais ils vont, résignés, sachant que ce serait
mauvais pour lui, sans doute, et dangereux pour elle.

Il a lu, dans ses yeux de calme et de douceur,
qu'elle aurait su si bien comprendre sa chimère,
si bien lui faire accueil dans sa bonté de sœur,
la consoler avec des tendresses de mère.

Elle sait qu'il est triste et fier, mais faible aussi,
mais timide, comme un enfant grandi trop vite,
qu'il a besoin d'amour et qu'il est en souci
pour le chemin qu'il lui faut suivre; et qu'il hésite.

Mais, ayant immolé tout rêve décevant,
ils poursuivent, sereins, leur marche parallèle,
et, bien que le regret les attriste souvent,
cela vaut mieux pour lui, sans doute, et mieux pour elle.

Hâtant des pas égaux vers l'avenir obscur
ils iront, sans que rien en eux se modifie,
étrangers l'un à l'autre, et pourtant, j'en suis sûr,
s'aimant d'un cœur fidèle et pour toute la vie.

Avènement.

Mon cœur était lassé d'attendre,
mon cœur était sans lendemain,
et j'errais, le pas incertain,
sans rien voir et sans rien comprendre.

L'ombre à jamais semblait s'étendre
mais vous passiez sur mon chemin
et vous m'avez mis dans la main
le lys de votre pitié tendre.

Alors mes yeux se sont ouverts ;
j'ai délaissé les pays verts
où s'attardait mon indolence

et tous les orages sont vains
car j'ai, pour compagnons divins,
la Certitude et le Silence.

L'ombre douce...

L'ombre douce envahit mon cœur ;
il y prie une cloche claire
et les grillons crépusculaires
vont cesser leur appel moqueur.

Car c'est le soir et l'accalmie,
la trêve obscure et sans témoin
dans mon cœur qui s'étend au loin,
telle une campagne endormie.

C'est la fin du jour et du bruit.
Oh le silence ! Mes pensées
au gré du vent sont balancées
comme des rameaux lourds de fruits.

Et c'est la nuit longue, opportune,
qu'un bon Génie ensorcela ;
quel silence ! Et, sur tout cela,
mon amour comme un clair de lune !

Egoïsme.

Pourquoi souhaiter l'Avenir
quand l'heure couronne ma tête
et me conduit dans une fête
qui jamais ne pourra finir?

Le fleuve, où se mire ma vie,
est si paisible à mes côtés
que le lac aux bords enchantés
ne sait me faire aucune envie.

Dieu me conduit par le chemin
promis jadis à ma tristesse :
pourquoi vouloir d'autres richesses
quand j'ai des trésors dans la main?

Et, si mon bonheur est le vôtre,
j'aurai la paix jusqu'au tombeau
car j'habite un palais trop beau
pour jamais en rêver un autre.

✱

Ma Pensée.

Aux premiers temps de mon amour,
ma pensée, oisive, sereine
et souriante, était la Reine
qui rêve au balcon de sa tour.

Elle était reine, mais un jour,
lasse de son manteau qui traîne
elle a jeté sa pourpre vaine
et fui son palais sans retour.

Lasse de vivre à l'étourdie,
vers tout ce qui souffre et mendie,
et par tous les sentiers humains,

son front clair couronné d'épines,
elle s'en va, joignant les mains,
le cœur plein de pitiés divines.

✽

Pour mieux aimer.

Afin de vous prouver ma tendresse fidèle
mieux que par des serments plus fugitifs que l'air
et mieux qu'en promettant ma chair à votre chair,
je veux rendre pour vous ma vie ardente et belle.

Je veux rendre pour vous ma vie universelle,
oublier tout sarcasme et tout sourire amer,
et, chaque jour plus fort, plus fervent et plus fier,
m'acharner à l'assaut d'une tâche nouvelle.

Je veux, pour mieux aimer, que mon amour soit grand.
Qu'importe alors, si votre cœur indifférent
se refuse à comprendre ou m'accuse ou m'exile?

Car, malgré tout, je garderai jusqu'à la fin
l'orgueil de n'avoir pas fait un rêve inutile
et d'être, grâce à vous, plus fort que mon destin.

✱

Usque dum vivam et ultra.

Vous verrai-je aujourd'hui ? Qu'importe ! Ma pensée
partout où vous allez vous précède et vous suit,
servante qui s'obstine et qui, jamais lassée,
vous escorte le jour et vous garde la nuit.

Ma pensée, à jamais attentive et fidèle,
fait cortège à la vôtre et la prie à genoux ;
sa destinée est d'être à jamais auprès d'elle,
malgré le temps, malgré l'espace et malgré vous.

Vous verrai-je demain ? Qu'importe encor, qu'importe !
Les jours d'exil sont longs, vous êtes loin d'ici ;
mais, où que le Destin vous laisse et vous emporte,
il entend mon appel et m'y conduit aussi.

Vous reverrai-je un jour ? Qu'importe ! D'heure en heure
ma pensée est unie à la vôtre et vous suit
(et votre mort n'est pas de celles que l'on pleure)
malgré l'espace et dans mille ans comme aujourd'hui.

La Cîme.

Comme sur un pays qui s'apaise et s'endort
au fond d'un crépuscule où tous les clochers sonnent
tandis qu'un demi-jour violet flotte encor,
jetons sur le passé des regards qui pardonnent.

Retournons nous, pareils à des voyageurs las
mais orgueilleux et fiers des forces dépensées ;
et, comme eux, regardons à nos pieds, tout là-bas,
contemplons ce qui fut du haut de nos pensées.

L'ombre vient, regardons tant que nous pourrons voir;
écoutons : nos chagrins se plaignent et nos fautes,
nos souvenirs s'en vont, deux par deux, dans le soir,
dans le soir nos regrets sont assis côte à côte.

Et l'ombre du passé va clore sa prison
et descendre sur ce pays qui fut le nôtre ;
pourtant nous savons voir encor, à l'horizon,
les chemins bleus qui nous ont conduits l'un vers l'autre.

Nous revoyons les jours d'allégresse et de foi,
les jours légers, les jours de force et de courage,
où nous allions, le front couronné, sans effroi,
pélerins fascinés par le même mirage.

Puis notre œil reconnaît les détails du chemin,
s'attarde aux places d'ombre où, lassés de la course,
nous avons entendu la peur du lendemain
frémir et sangloter dans la chanson des sources.

Mais tout cela, verger magique, vallon bleu,
lac secret, caressé d'un vol de libellules,
n'est déjà plus qu'un rêve et pâlit peu à peu,
puis tremble et va s'éteindre au fond du crépuscule.

Sur cette cîme où les chemins nous ont conduits,
devons nous, malgré l'heure et l'ombre solitaire,
nous attarder longtemps en face de la nuit
qui cache à nos regrets les sites de naguère ?

Devons nous, redoutant de mourir et jaloux
du passé cher qui va s'effacer tout à l'heure,
chercher à retenir ce qui reste de nous
parmi l'ombre nocturne où le vent tourne et pleure ?

Non ! car, dans un instant, le soleil va surgir,
tournons vers lui, vers l'avenir, des regards graves,
où se lise l'orgueil de vouloir et d'agir,
et sentons battre en nous nos cœurs libres d'entraves.

Tournons vers l'avenir des regards aguerris,
car le passé nous aime et l'avenir est traître ;
armons nous de vaillance et même de mépris,
soyons prudents et nous serons ce qu'il faut être.

Voyez : la route est longue et semble, par endroits,
hésiter et se perdre en des forêts d'épines ;
ailleurs elle conduit par de longs pays froids,
plus loin nous serons séparés par des collines.

Mais tout cela n'aura pas d'empire sur nous,
sur nos âmes de rêve et d'infini hantées,
tandis que nous irons, sans plier les genoux,
nous sentant revêtus d'armures enchantées...

Comme vers un pays qui s'éveille au matin,
baigné d'azur, dans la chanson frêle des cloches,
tandis que se prépare, en nous, notre destin,
allons à l'avenir sans peur et sans reproches.

N'oublions pas le sable et l'ennui du désert,
pensons que l'ouragan peut toujours nous surprendre,
pieusement souvenons nous du passé cher
et, quoi qu'il nous arrive enfin, sachons attendre.

Et délaissons tous deux le sommet azuré
pour suivre le chemin de la tâche éternelle
en descendant, d'un pas tranquille et rassuré,
front levé, regard clair, dans l'aube solennelle.

Le Silence.

Je songeais à rythmer la pensée et le rêve,
ce qui chante ou s'attriste en moi, le souvenir
qui retourne vers vous comme un flot vers sa grève,
les échos du passé, les voix de l'avenir.

Je rêvais de fixer pour vous l'insaisissable,
les secrets confiés à l'ombre, au vent qui fuit
et les aveux tremblants qu'on écrit sur le sable
à l'heure où la mer lente avance dans la nuit.

Tout ce qu'on ne peut dire en paroles humaines
je voulais le traduire en rythmes incertains
pour qu'en prêtant l'oreille à mes strophes lointaines
vous sentiez tout mon cœur frémir entre vos mains.

Les heures de la nuit, de l'ombre et du silence
passaient, cortège évocateur, et, tour à tour,
m'adressaient un regard de calme vigilance
avant de s'éloigner, sans répit ni retour.

Une à une et laissant la paix sur leur passage,
les heures franchissaient puis délaissaient mon seuil ;
et chacune, à son tour, m'apportait un message
de foi surnaturelle ou d'invincible orgueil.

Et, tandis que passaient les heures surhumaines,
pour mériter leurs dons j'ai fléchi les genoux,
sans oser profaner par des cadences vaines
le Silence infini qui plânait entre nous.

L'heure sonne...

L'heure sonne, à jamais enfuie, et c'est la fin
d'un bonheur que le souvenir déjà repousse,
d'un bonheur aussi court que tout autre, aussi vain :
soyez grave devant la vie et soyez douce.

L'heure sonne à jamais fanée ; ô mon Amour,
mon pauvre amour pour vous n'est déjà plus le même ;
songez à tout ce qui s'éloigne sans retour :
soyez triste si vous voulez que je vous aime.

Chaque minute emporte un peu de mon espoir
d'éterniser enfin mon rêve auprès du vôtre ;
et nous sommes hélas en deuil sans le savoir :
songez que l'un de nous doit mourir avant l'autre.

J'ai mis tant de silence...

J'ai mis tant de silence et tant de solitude,
tant d'ombre, tant de songe et de mensonge hélas,
tant d'amour, torturé par tant d'inquiétude,
j'ai mis tant de mystère alentour de vos pas;

de tant de palais clairs vous avez été Reine
et Princesse de tant de châteaux inconnus,
je vous ai fait une âme obscure et si lointaine
que mon rêve égaré ne vous reconnaît plus.

Puis je vous ai donné tant de folles parures,
tant d'or pour vos cheveux, tant d'anneaux pour vos mains,
que je porte aujourd'hui la besace et la bure
de celui qui mendie au bord du grand chemin.

Captif de sa chimère orgueilleuse et fatale,
mon amour n'ose plus vous parler qu'à genoux
tant vous paraissez grave, indifférente et pâle...
Et j'ai perdu l'espoir d'arriver jusqu'à vous.

Les Colchiques.

J'ai cueilli dans les champs des colchiques d'automne
et je vous les apporte en un bouquet fané;
ce sont en même temps mes rêves que je donne,
mes rêves de silence et d'amour obstiné.

Mais tant d'heures ont fui, muettes et voilées,
tant de jours sont venus sans me dire pourquoi,
tant de nuits vaines, tant de nuits s'en sont allées,
que mon amour n'a plus de force et plus de foi.

Comme un enfant perdu que l'espoir abandonne,
il écoute et regarde, en mettant sur ses yeux
sa main débile où meurt la fleur d'arrière automne;
mais rien ne lui répond qu'un silence anxieux.

Et j'ai cueilli pour vous ces colchiques d'une heure,
fragiles, sans arome et qui ne vivront pas...
Ce sont en même temps mes rêves qui se meurent
car l'attente est trop longue et mon amour est las.

✽

L'Abandon.

Mon amour, qui marchait sans cesse auprès de moi,
Prince apparu jadis dans mes rêves d'enfance,
Passant triste venu des pays du silence,
mon amour m'a quitté sans me dire pourquoi.

L'ami surnaturel et chaste de ma vie,
et qui, depuis longtemps, m'escortait, pas à pas,
malgré mes pleurs s'en est allé, ne sachant pas,
peut-être, que son œuvre est loin d'être accomplie.

Et j'ai crié vers mon amour qui s'en allait :
« Reviens ! Ne t'ai-je pas, dans tant d'heures passées,
prodigué le trésor naïf de mes pensées,
et ne t'ai-je pas dit les chansons qu'il fallait ? »

« Ne t'ai-je pas offert le plus pur de mes songes,
le plus secret de mes désirs, ô mon amour ?
Pour toi, mais pour toi seul, n'ai-je pas, tour à tour,
connu la paix qui berce et le souci qui ronge ? »

« Ne t'ai-je pas donné, sans réserves, ma foi,
ma confiance et jusqu'à l'aveu de mes fautes ?
Et n'avons-nous vécu si longtemps côte à côte,
que pour nous séparer, dans l'ombre, et malgré moi ? »

« Mon orgueil, si tu veux, te donnera des fêtes
où tu seras vêtu de clartés comme un Dieu ! »
Mais mon amour, sans même un geste et sans adieu,
s'est éloigné, pensif, et sans tourner la tête.

*

Pauvre sœur...

Pauvre sœur, qui cherchez l'amour obstinément,
et qui, n'ayant trouvé que mensonge et que doute,
un jour m'avez fait signe au tournant de la route
d'où vous interrogiez le ciel indifférent ;

ma sœur, ma pauvre sœur, anxieuse et pâlie,
qui redoutez de vivre et tremblez de mourir,
mais qui n'osez vouloir de crainte de souffrir,
pauvre âme de langueur et de mélancolie ;

pour vous je voudrais être audacieux et fort
et braver le secret de l'avenir hostile...
Hélas ! mon cœur est faible et mon dessein fragile
et, comme vous, je pleure en attendant la mort.

Voyez : l'ombre envahit ma route qui dévie ;
passez donc et cherchez ailleurs un autre appui,
pauvre âme errante et douloureuse... Je ne suis
qu'un roseau frêle au bord du fleuve de la vie.

✽

La Chambre close.

Je rêve d'une chambre étroite et surannée
où meurent des couleurs, des sons et des parfums,
dans la saison paisible et douce où meurt l'année,
et qu'habite l'écho de clavecins défunts.

D'une chambre câline où le jour s'atténue,
où le feu qui languit jette des éclairs bleus ;
et j'y rêve avec vous, que je n'ai jamais vue,
tout un long jour d'automne intime et douloureux.

Vos yeux seront pareils à tous les yeux que j'aime,
à tous les yeux profonds d'hier et d'aujourd'hui,
et votre voix, lointaine encor, sera la même
que celle que j'entends dans mes rêves la nuit.

Nous verrons les grands arbres d'or mirés au fleuve ;
vous serez pâle, triste et grave pour toujours,
ô chère, et vous serez en deuil comme une veuve,
en deuil du souvenir d'inutiles amours.

L'eau lente, à flots égaux, caressera les grèves
pour bercer doucement votre espoir et le mien ;
enfin, réalité plus belle que mes rêves,
vous m'aimerez, comment ? pourquoi ? je n'en sais rien.

Les spectres du passé glisseront dans la chambre,
mêlés aux jeux mouvants du feu contre le mur ;
mais nous serons pareils à ce jour de septembre,
si triste et cependant si limpide et si pur.

Vous parlerez d'amour et votre voix qui tremble
m'enseignera tout bas des mots mystérieux,
qu'ensuite, lentement, nous redirons ensemble ;
et tout sera nouveau, magique et merveilleux.

Et, quand le soir viendra, simple ami de nos peines,
bon messager d'oubli, de silence et d'accord,
nous confondrons l'aveu de nos âmes trop pleines
dans un premier baiser, profond comme la mort.

*

L'Inconnue.

Las d'attendre, las d'espérance et de mensonge,
et scrutant le miroir magique du passé,
je la vois lentement surgir et s'avancer
du fond de quel lointain de Légende et de Songe?

Fragile comme un rêve ambigu du matin,
la voici qui devient plus précise et plus claire :
Elle est sœur de mon âme et de ma vie entière
et m'apporte l'amour promis à mon destin.

Elle verse à mon cœur, déçu par tous les rêves,
le calme, le pardon, le silence et l'oubli;
car déjà mon passé funeste s'abolit,
tandis que l'avenir s'illumine et se lève.

Elle donne à mon cœur inquiet le pardon,
l'oubli de tant d'erreurs et de tant de tristesses;
et je me sens guéri de redouter sans cesse,
comme autrefois, l'indifférence et l'abandon.

Elle baigne mon cœur de calme et de silence,
m'enseigne l'avenir en mots mystérieux,
rêve, sourit à peine, et plonge dans mes yeux
ses yeux tristes d'avoir deviné ma souffrance.

Et, tandis qu'affranchi des tourments révolus,
je contemple les yeux graves de l'inconnue,
je crois la reconnaître et l'avoir déjà vue,
jadis, dans un passé qui ne m'appartient plus.

Je crois avoir posé mes lèvres sur les siennes
et sangloté d'amour parmi ses cheveux fins,
jadis, dans un passé que j'interroge en vain,
à travers un brouillard de larmes anciennes.

Et, plus je cherche et plus je scrute le miroir,
plus l'image y devient insidieuse et vague...
Un désespoir s'irrue en moi comme une vague,
et j'ai la frénésie absurde de *savoir*.

Trop tard.

I

Pour n'avoir pas su lire au fond de vos yeux graves,
pour n'avoir pas compris, pour avoir hésité;
pour avoir trop connu le rêve sans entraves
et l'espoir, sans penser à sa fragilité;

pour avoir défié le temps et le mystère,
méprisé le destin, la vie et le hasard,
conçu l'orgueil d'aimer longtemps et de me taire,
pour avoir attendu je suis venu trop tard.

Les fleurs, que je voulais trouver pour vous, sont mortes;
vous en avez cueilli que je ne connais pas;
vos mains, qui m'ont fait signe, ont ouvert tant de portes
que j'ignore où s'en va la rumeur de vos pas.

Et, pour avoir aimé son doute et sa folie,
dédaigné de comprendre et méprisé d'agir,
mon rêve est resté seul au tournant de la vie,
orphelin qui s'épeure et qui voudrait mourir.

II

Quand je parais, vos yeux m'évitent; puis je sens
qu'ils reviennent, s'en vont, puis reviennent encore...
Dans votre cœur, peuplé de rêves que j'ignore,
quel espoir ai-je fait tressaillir en passant?

Car vos yeux, tour à tour anxieux et farouches,
se détournent des miens, puis viennent y poser
comme l'ombre hésitante et douce du baiser
que parfois je crois voir frémir sur votre bouche.

Quand je parais, vos yeux m'accueillent d'un regard
où tremble tant de certitude et tant de crainte,
que soudain, le temps d'un éclair, j'ai l'âme étreinte
par l'émoi lancinant d'être venu trop tard.

Mais à quoi bon leurrer nos songes d'un peut-être?
Et rien ne servirait d'attendre et de vouloir,
car nous portons en nous, tenace et sans espoir,
l'amer regret d'un bonheur mort avant de naitre.

En vain.

Quand vous avez paru dans l'ombre de ma vie
j'ai vu s'illuminer doucement l'avenir,
mon destin m'a fait signe et j'ai vu s'entr'ouvrir
des roses d'autrefois que je croyais flétries.

Vous portiez avec vous la trêve et le repos
qu'il fallait à mon cœur lassé de vous attendre;
et des chants de jadis, que j'avais cru comprendre,
ont frémi dans mon cœur avec des mots nouveaux.

Mon passé, désormais, n'était plus qu'un vain songe,
qu'un mirage mauvais, déjà presque effacé;
par vous, je me sentais banni de mon passé,
délivré du mystère et sauvé du mensonge.

Et tant d'amour m'accueille et m'absout dans vos yeux,
j'y devine tant d'indulgence et de sourire,
et tant de trouble aussi, que je devrais vous dire
l'ivresse dont s'emplit mon cœur victorieux.

Mais hélas, pourrez vous comprendre les méprises
dont mon âme sanglote et s'accuse tout bas?
Et pourrai-je avouer mes deuils et mes combats
sans que votre bonheur souffre de ma franchise?

Et saurai-je, à mon tour, comprendre ou pardonner
ce que fut votre vie et votre solitude?
Ai-je en mon âme assez de foi, de certitude,
pour ne pas m'émouvoir et ne pas m'étonner?

J'ai peur pour notre amour qui pourrait nous maudire
d'avoir eu trop d'orgueil ou d'avoir hésité;
et j'aime mieux, malgré vos regards attristés,
rentrer dans l'ombre, et pour toujours, sans rien vous dire.

Ils disaient...

Ils disaient : Sans l'amour, que tu devrais connaître,
ton labeur est stérile et ton effort est vain ;
aime, et tu sentiras ton courage renaître
et ton cœur déborder d'un bonheur surhumain !

Aime ! Et tu connaîtras l'extase où l'on délire
en gémissant tout bas des mots d'éternité.
Pauvre fou ! cesse donc de songer et de lire :
L'amour est le seul culte à rendre à la beauté.

Aime ! Et tu comprendras l'ivresse et le vertige
d'être un peu d'infini sublime, ô faible enfant !
L'amour te donnera d'accomplir des prodiges
en rendant tes projets plus féconds et plus grands.

Aime ! Ta solitude est égoïste et vile !
L'amour te punira de l'avoir blasphémé,
car, sans lui, ton labeur est à jamais stérile
et tu mourras deux fois pour n'avoir pas aimé !

La Femme.

Sûre de son prestige, où la grâce enfantine
se mêle à la beauté qui torture les cœurs,
elle s'approche indolemment parmi les fleurs,
au rythme égal de son allure serpentine.

Elle évoque un passé chimérique et fatal
et meurtrit, sans les voir, les roses qu'elle effleure.
Sa présence a déjà troublé la paix de l'heure
et fait naître un désir obsesseur et brutal.

Sans détourner son regard clair, où l'on voit luire
l'orgueil de vaincre avec la volonté de nuire,
elle sème en chemin la discorde et l'effroi;

et, puissance du mal éternelle et diverse,
offre à l'homme, qu'il soit sage ou fou, gueux ou roi,
le fruit, cent fois maudit, de sa bouche perverse.

L'Illusion.

Parfois je crois l'amour tout près de moi, si près,
que je me sens baigné d'allégresse inconnue,
et qu'alors j'ai l'illusion qu'il suffirait
d'un geste, pour toucher sa bouche et sa chair nue.

Parfois je crois l'amour si près de mon destin,
si tendre à mon désir et si doux à ma peine,
que je n'ai, semble-t-il, qu'à lui donner la main
pour qu'il prenne sa part de ma tendresse vaine.

Parfois je crois l'amour si près de mon émoi,
si pitoyable à ma souffrance et si complice,
si voisin de ma vie et si pareil à moi,
que je meurs d'un plaisir aigu jusqu'au supplice.

Et, râlant sous l'assaut du rut impérieux
qui fait couler du feu dans ma chair inutile,
défaillant et crispé, que je ferme les yeux
pour connaître longtemps l'illusion stérile.

Pourquoi ?...

Pourquoi n'ai-je jamais rencontré dans ma vie
la simple jeune fille au corps candide et frais,
la simple et claire jeune fille à qui j'aurais
donné dans un baiser ma chair inassouvie ?

Pourquoi n'ai-je jamais rencontré, même en rêve,
la claire jeune fille aux yeux de bon accueil,
qui peut-être m'attend, ce soir, et prend mon deuil,
et pleure en comprenant que sa jeunesse est brève ?

Pourquoi ce cœur gonflé, pourquoi ce cœur rebelle ?
Et pourquoi tant d'amour et tant d'espoir en vain,
si je dois rester seul, oh ! seul !, jusqu'à la fin ?
Mon Dieu comme elle est loin ce soir ! Où donc est-elle ?

Doit-elle encor venir, défaillante et pâlie,
lourde d'amour, lasse d'attente, et sans savoir
que je l'attends, de jour en jour, de soir en soir ?
Serai-je en l'accueillant le premier dans sa vie ?

Suis-je le seul, ce soir, qui l'aime et qui l'appelle?
A-t-elle fait déjà l'offrande de son corps?
N'attend-elle que moi? Puis-je l'aimer encor?
Mon Dieu comme elle est loin ce soir! Existe-t-elle?

Ah! l'enfer de ne pas savoir! Comme elle est triste!
Comme elle est seule pour la nuit qui va venir!
Et pourquoi, dans mon cœur qui ne veut pas mourir,
cet espoir, malgré tout qui s'obstine et persiste?

*

Détresse.

Oh ! je suis tout seul sur la terre,
et je suis las d'attendre encor :
ma sœur, donnez moi votre corps
pour que j'y couche ma misère.

Demain sera ce que fut hier
et je meurs de trop d'espérance :
ma sœur, donnez moi votre chair
pour que j'y vautre ma souffrance.

Donnez vous toute, en me donnant
une heure au moins d'oubli suprême :
ma sœur, ce n'est pas vous que j'aime,
c'est l'amour, implacablement.

Donnez moi l'oubli de la vie
et m'enseignez la volupté,
pour que je dorme à vos côtés
d'un sommeil de brute assouvie.

Révolte.

Quand donc enfin saurai-je arracher de mon âme,
phare qui, tour à tour, s'illumine et blémit,
ce désir qui m'enchaîne à votre chair, ô femmes,
et me fait votre esclave irrité mais soumis?

Quand pourrai-je arracher et bannir de ma vie,
qui s'obstine et s'épuise en efforts incessants,
l'instinct impérieux qui m'obsède et l'envie
dont le poison fermente et brûle dans mon sang?

Ah! secouer enfin le joug qui me terrasse!
M'évader des liens douloureux de l'amour!
Mettre en croix le Désir, lui cracher à la face,
et m'en aller, joyeux et libre, et pour toujours!

Me sentir libre et fier à jamais! Ne plus craindre
d'être repris encor au piège détesté!
Femmes, vous contempler sans vouloir vous étreindre,
et, sans émoi charnel, adorer la Beauté!

Résignation.

Jadis, croyant l'amour nécessaire à la vie,
et qu'il faut être aimé pour apprendre à mourir,
impatient de vivre, et sans peur de souffrir,
j'ai crié vers l'amour de toute mon envie.

J'ai crié vers l'amour sans orgueil ni pudeur,
et, prêt à me donner tout entier en échange,
je l'ai cherché, dans la lumière et dans la fange,
et je l'ai poursuivi de toute mon ardeur.

En vain, toujours en vain ! Le printemps et l'automne,
tour à tour, m'ont donné la joie et le regret,
mais l'amour obstiné garde encor son secret :
je suis resté celui qui doute et qui s'étonne.

Je suis resté celui qui s'éveille au matin,
le cœur battant d'ivresse obscure et de mystère,
mais que le soir conduit au foyer solitaire,
où son espoir, avec le feu, tremble et s'éteint.

Et je suis seul près de la flamme à l'agonie,
sans amour qui m'assiste et qui m'aide à mourir,
et, lassés de me suivre et de me secourir,
mes rêves, tour à tour, ont délaissé ma vie.

Qu'importe désormais ? Les jours, pareils aux jours,
m'enseigneront l'oubli résigné des chimères,
et m'apprendront, sans plus d'attente mensongère,
pour mourir sans tristesse à vivre sans amour.

VI.

Parlons bas...

à P. F. et à P. N.

Parlons bas dans la chambre close
où toute vie est suspendue.
La pendule dit quelque chose
à nos deux âmes confondues.

Et voici la Lampe et le Livre,
trésor des humbles comme nous.
La pendule dit qu'il faut vivre,
aimer, lutter, porter des coups.

Parlons bas. Dans la chambre amie
le silence entr'ouvre ses fleurs.
La pendule dit que la vie
est faite d'amours et de pleurs.

Le Rêve à nos côtés incline
ses yeux clairs et sa face vaine.
Le temps s'en va, le temps chemine.
Oh! le bruit de la lutte humaine...

En écoutant la Vie.

Des mots précipités, des appels, des murmures,
avec des noms aimés balbutiés sans fin;
des adieux, chuchotés dans une gare obscure,
et puis de longs sanglots d'amour jusqu'au matin.

Un silence, où grandit la rumeur haletante
d'une foule qu'oppresse un désastre imminent;
silence où court un long frémissement d'attente;
anxiété sans cesse accrue éperdument...

Propos d'espoir qu'on sait menteurs, soupirs de crainte,
terreur de l'infini qui va se révéler;
râles, suprême effroi, dernier regard, mains jointes...
et des pleurs qui jamais n'achèvent de couler.

Quelquefois un éclair d'amour qui transfigure;
et puis encor des cris, puis des regrets, trop tard;
et puis toujours cette rumeur de gare obscure
où s'agite et s'affole un éternel départ.

Lassitude.

Trop jeune pour mourir et trop faible pour vivre,
trop faible pour vouloir, trop jeune pour fermer
mon cœur vide à l'espoir ancien d'être aimé,
déçu de voir les jours inutiles se suivre,

je suis las du mensonge et du poison des livres
où je ne trouve plus que mots inanimés;
quel rêve, désormais, pourrait faire germer
dans mon cœur un désir qui l'exalte et l'enivre?

Qu'attendre encor? Parfois, du seuil de ma prison,
je tourne mon regard vers tous les horizons
sans jamais voir l'oiseau messager qui délivre;

et, lassé d'épier un oracle au ciel bas,
trop jeune pour mourir et trop faible pour vivre,
j'implore l'avenir qui ne m'exauce pas.

Déjà voilé...

Déjà voilé par des ombres jalouses,
le vieux jardin, vers des lointains confus,
prolonge encor l'ennui de ses pelouses
où se joua cet enfant que je fus.

Chaque détail retrouvé me fait signe;
je reconnais les bonheurs d'autrefois :
les peupliers naïfs, rangés en ligne,
et le sentier qui s'attarde sous bois.

Evocateur des heures en allées,
en robe verte avec des cheveux blonds,
un spectre cher glisse dans les allées...
Puis un brouillard d'octobre, sans rayons,

où tout tremblote et s'éteint par secousses,
tombe devant le mirage pâli :
le vieux jardin, ses fleurs frêles, ses mousses,
recule encor, obstiné, vers l'oubli.

✱

Le Sablier.

à Mlle J. de C.

Quitte enfin le pays trompeur de ton passé ;
entre dans le jardin qu'étoilent des pervenches,
à pas furtifs, de peur d'éveiller sur les branches
tes rêves de jadis dont le vol s'est lassé.

Vois : dans le gazon frais nul chemin n'est tracé
pour te conduire au seuil parmi les roses blanches ;
sur tout cela flotte le calme des Dimanches,
par un clocher lointain pieusement bercé.

Etends la main, pousse la porte hospitalière,
au dessus de laquelle un lourd bandeau de lierre
a gravé son conseil, humble et laborieux ;

mais, avant de franchir le seuil, attends encore,
pour contempler longtemps, grave et baissant les yeux,
un Sablier, dessin naïf qui le décore.

*

Le Souvenir.

Le souvenir, magique ami des heures grises,
en ce jour triste, où le désir et le regret
m'emplissent d'un émoi douloureux et secret,
vient d'ouvrir à mes yeux son Palais de surprises.

Aux sons évocateurs de musiques exquises
le Passé, nimbé d'or et pensif, m'apparaît;
son bras s'étend, son œil commande, et la forêt
entr'ouvre devant lui ses profondeurs conquises.

La volonté tenace et l'orgueil souverain
sonnent à mes côtés des fanfares d'airain :
Malheur à l'homme vil que son passé rend lâche!

Le souvenir, en ce jour triste et décevant,
m'a donné le bonheur et l'amour de ma tâche
et je me sens plus fort pour marcher en avant.

*

Le Départ.

Allons, sans plus d'angoisses vaines
et sans plus de stérile effroi,
partons répandre pour un Roi
le sang qui chante dans nos veines !

Le sang qui tressaille et qui bout,
prêt à jaillir de nos blessures ;
allons amis, la route est sûre
car la Mort nous attend au bout !

Mais trois fois honte à qui recule !
Marchons vers le soleil levant :
nous tenterons de vaincre avant
d'entrer dans le grand crépuscule.

D'où nous venons? nul n'en sait rien.
Où nous courons? peu nous importe !
Un seul espoir nous réconforte,
c'est l'espoir de nous battre bien.

Foulons aux pieds lys et verveines,
saluons la Vie en chantant;
puis, vers la Mort qui nous attend,
allons, sans plus d'angoisses vaines !

Pour mieux vivre.

La fuite des jours et des heures
se précipite, sans égard
pour nos félicités qui meurent :
chaque seconde est un départ.

Tout se transforme, tout s'achève,
tout s'attriste et tout meurt un peu :
le réveil suit de près le rêve :
toute minute est un adieu.

Donc faisons notre œuvre éphémère
sans regret comme sans désir ;
aimons l'illusion légère
sans chercher à la retenir.

L'amour le plus fervent se lasse,
rien ne dure jusqu'à demain ;
saluons le bonheur, s'il passe,
et poursuivons notre chemin.

Si la chimère nous effleure
fuyons, ne la convoitons pas,
de peur d'oublier, pour une heure,
que la mort nous suit pas à pas;

de peur de nous remettre en route
le front morne et cherchant des yeux,
parmi nos rêves en déroute,
le beau mirage insidieux.

Sagesse.

Le froid, le vent, la pluie et les feuilles qui tombent,
sous les derniers rayons d'un soleil obstiné,
bercent confusément les rêves qui succombent
dans ton cœur où l'espoir impossible était né.

La clarté pluvieuse et terne des journées,
l'ombre des soirs d'inquiétude et de regret,
fait accueil au déclin des chimères fanées
dont ta vie, en des jours de fête, se parait.

Et voici revenir ces temps d'obscure peine,
où rien ne peut distraire et charmer la douleur,
qu'on voit fuir et s'étendre au loin comme une plaine,
sans horizon, sans même un mirage trompeur.

Mais, si tu veux braver le chagrin qui te blesse,
faible cœur, prends conseil des feuilles et du soir;
et, si tu veux apprendre à mourir sans faiblesse,
apprends, ô cœur fragile, à vivre sans espoir.

Le soir lent...

Le soir lent, dont la main tient une fleur pâlie,
s'incline sur mon âme avec un mot d'amour;
s'incline sur mon âme, et, doucement, délie
la chaîne qui la blesse à la chute du jour.

Le soir libérateur absout et pacifie
et rassure mon âme aux confins de la nuit,
mon âme qui s'alarme en face de ma vie,
et lave sa douleur dans l'ombre et dans l'oubli.

Il lui donne une calme robe et l'environne
du souffle évocateur des soirs de tous les temps,
qui recèle un parfum de printemps et d'automne:
il lui donne une calme robe aux plis flottants.

Il accueille mon âme et rend à l'orpheline
son essor d'autrefois, ses ailes de clarté,
le souvenir obscur d'avoir été divine
et l'invincible orgueil de son éternité.

✱

Pour mieux mourir.

à Monsieur et Madame Ch. Julliard.

I

Sur la route, qui va se perdre dans la nuit,
et que tous nous suivons en cherchant qui nous mène,
un soir, j'ai vu passer la caravane humaine,
qu'une lourde rumeur d'angoisse annonce et suit.

J'ai vu des pélerins qui mettaient leur appui
dans un peu d'espérance ou de science vaine,
et d'autres qui levaient, pour consoler leur peine,
des bras tragiques vers le ciel où rien ne luit.

Mais d'autres cheminaient, joyeux et l'âme claire,
possédant, pour braver la vie et le mystère,
un mot magique et qu'ils répétaient tour à tour.

Suivez les, vous, la foi, la force et la jeunesse,
car vous avez compris que rien ne vaut l'Amour
pour aller à la Mort sans doute et sans tristesse.

II

Car, pour qui cherche vainement la route à suivre
et l'oasis des beaux pays ensoleillés,
l'Amour est le seul guide et le seul conseiller
qui jamais ne trahisse et dont l'appel délivre.

Il est la lampe au seuil de l'ombre; il est un livre
toujours nouveau devant les yeux émerveillés;
pendant la lutte il est l'asile familier
et c'est enfin le mot de l'énigme de vivre.

Vous irez désormais, sentant dans votre sang
fluer et fermenter le philtre tout puissant
qui vous unit, pour cette vie et pour les autres.

Le temps est long, l'espace vaste à vos côtés.
Qu'importe ? aucun destin n'est plus fort que le vôtre
et l'Amour vous reçoit dans son éternité.

Le Lit.

Mes désirs s'en iront à jamais vers le Lit,
le lit profond, celui de notre Mort prochaine,
refuge contre les destins qui nous enchaînent,
asile de torpeur, de silence et d'oubli.

Asile du repos magique et qui fait trêve
à tout effort de vivre et de se souvenir,
repos où, chaque soir, on commence à mourir,
asile du Sommeil sans visions ni rêves.

Grabat que le linceul ne couvre pas encor,
mais peuplé de soupirs, de sanglots et de râles
à l'heure convulsive, ardente et nuptiale:
ô temple de l'Amour qui ressemble à la mort.

Conduits par le Sommeil ou par l'Amour farouche,
mes désirs, à jamais, s'en iront vers le Lit,
asile de torpeur, de silence et d'oubli,
qui veut qu'on meure un peu chaque fois qu'on s'y couche.

L'Heure.

à Monsieur et Madame Ed. Chapuisat.

Loin de l'ombre qui masque où le chemin conduit,
après l'attente, après la lutte, après l'épreuve,
c'est l'accueil, c'est la trêve enfin, c'est aujourd'hui
paisiblement la halte à l'aube au bord du fleuve.

Loin des mirages, loin de ces mirages clairs,
qu'un peu de vent dissipe et change en ombre grise,
après la solitude et l'ennui du désert,
c'est la halte aux confins de la Terre promise.

A l'abri de la vie et seuls, pour un instant,
dans le silence harmonieux qui vous effleure,
avant de repartir, tous deux, en combattant,
c'est la halte, c'est l'heure élue entre les heures.

* * *

L'heure est à vous, la voici grave à vos côtés,
vous saluant avec des Lys, avec des Palmes,
mais hélas éloignant déjà ses pas rythmés
au battement discret de ses minutes calmes.

L'heure est à vous ; suivez des yeux pieusement
votre heure, dans sa fuite indifférente et sûre,
pour reconnaître, au jour du doute et du tourment,
à travers le brouillard son geste qui rassure.

L'heure est à vous, sereine en son vêtement blanc,
sans partage, candide et paupières baissées.
Voyez la disparaître et faire, en s'en allant,
le signe de l'oubli sur les peines passées.

* * *

Et maintenant, voici la route et le chemin
et voici la forêt profonde où l'oiseau chante,
le soleil pour vos yeux, les roses pour vos mains
et voici l'horizon rêvé par votre attente.

Le soir sera plus beau que le matin n'est doux ;
le frisson du réveil a couru sur les plaines ;
voici le lac, voici la rive, embarquez vous
car les flots enchantés ne murmurent qu'à peine.

Et l'avenir est devant vous; tout l'avenir,
toute la vie étrange, imprévue et diverse,
clarté que, par instants, l'ombre semble bannir,
ombre épaisse et pourtant que la clarté traverse.

Mystère solennel de joie et de douleur,
crépuscule où l'on cherche avec des mains qui tremblent;
la vie hostile est là... mais vous serez sans peur
et sans regret partout où vous serez ensemble.

Allez, et que le sort soit contraire ou clément,
l'existence ne peut que vous paraître belle
car vous avez, à tout jamais, pour talisman
l'Amour, profond comme la Mort, et plus fort qu'elle!

Les Soirs.

Un peu de rêve, un peu de trêve, un peu de bruit;
puis l'ombre qui se fait plus douce et plus diffuse;
un peu de trêve, un peu de rêve, un peu d'ennui,
puis l'aumône d'un peu de tendresse confuse...
Le soir s'en vient, pareil à tant de soirs enfuis,
le soir vient à son heure et fait signe à la nuit...

Au loin, là-bas, leur soir est-il pareil au nôtre?
Ce soir je songe au soir des autres, de tant d'autres...

Un peu de vie, un peu d'envie, un peu d'espoir.
Viendra-t-on? Saura-t-on les guérir de leur fièvre?
Qui leur dira? Comment oser? Comment savoir?
Je songe aux yeux. Que font leurs mains? Que font leurs lèvres?
Pensent-ils qu'ils pourront peut-être se revoir?
Ont-ils donné leur chair ou leur âme ce soir?

Ah! leur soir de demain ne sera plus le même.
Ce soir je songe au premier soir de ceux qu'on aime.

Un peu de peine, un peu d'haleine et de soupir...
Où vont-ils en suivant la route accoutumée ?
Se plaignent-ils de vivre ? Ont-ils peur de mourir ?
Où vont-ils à l'abri de leur lampe allumée ?
Qu'attendent-ils ? J'en vois qui viennent de pâlir.
J'entends les pleurs de ceux qui craignent de partir...

Là-bas leur soir est-il plus triste d'heure en heure ?
Ce soir je songe au dernier soir de ceux qui meurent.

Un peu de trêve qui s'achève et moins de bruit.
Oh ! tant d'angoisse et tant de lutte devinée !
Et comment feront-ils pour dormir cette nuit ?
Oh ! le malheur certain de tant de destinées !
Leur bonheur qui passait se trouble, hésite et fuit ;
et leur soir est en deuil des bonheurs d'aujourd'hui.

Au loin, là-bas, mon soir est inquiet du vôtre.
Ce soir je songe au soir des autres, de tant d'autres...

La Solitude.

La Solitude est une amie au pas léger,
dont la main nous conduit vers la chambre bien close,
et nous désigne, à l'heure trouble, du danger,
comme un phare sur un écueil, la lampe rose :

immobile, attentive à l'approche du soir,
la bonne lampe à la clarté simple et fidèle,
que les phalènes de l'extase et de l'espoir
entourent, jusqu'au jour, de frais battements d'ailes :

la calme lampe, dont le passé nébuleux
s'illumine, fugace éclair d'une seconde,
où notre enfance frêle entr'ouvre ses yeux bleus
et penche, dans un halo d'or, sa tête blonde.

La solitude est une amie aux yeux profonds :
car tout notre passé, jour après jour, subsiste,
hélas, dans ses regards, que nos souvenirs font
calmes parfois, souvent cruels, et toujours tristes.

Car tout notre passé s'attarde et dure encor
dans le miroir précis de ses prunelles claires,
où s'évoquent, parmi les anciens décors,
nos heures de bonté, d'amour et de colère.

Et rien ne sert de fuir les yeux révélateurs ;
le fantôme furtif des soirs d'inquiétude
nous escorte, en dépit de nous, malgré nos pleurs,
et jusqu'au soir de la suprême Solitude.

Désespoir.

Mon âme a tressailli d'effroi,
mon âme a peur, mon âme a froid,
mon âme tremble et frémit toute;
et, sur le seuil de sa prison,
elle interroge l'horizon
où s'enfuit ma Vie en déroute.

Une aube inquiète apparaît;
mon âme a perdu le secret
des trésors qui la faisaient Reine;
mon âme perd le souvenir
des mots d'amour et d'avenir
qui jadis endormaient sa peine.

Mon Dieu tout lui manque à la fois!
Mon âme a peur, mon âme a froid,
la voici pauvre, seule et nue;
veuve d'orgueil, veuve d'espoir,
mon âme en vain cherche à savoir
ce que sa force est devenue.

Pourtant hier, hier encor,
elle pensait braver le sort
et s'élever libre et joyeuse;
elle allait, sans compter les jours,
se croyant jeune pour toujours
et pour toujours victorieuse.

Mon Dieu, mon Dieu, c'était en vain!
Mon Dieu quand sera-ce la fin?
Sera-ce enfin la paix qui dure
si mon âme, encor une fois,
reprend sa lutte d'autrefois,
sa lutte en vain dans l'aube obscure?

Travailler...

Travailler, prodiguer sa peine sans relâche,
sans trêve ni faiblesse, et, de tout son pouvoir,
comme un bon ouvrier, s'acharner à la tâche,
de l'ombre du matin jusqu'à l'ombre du soir.

Choisir un but, dont l'œil obstiné ne dévie
jamais pour s'attarder aux détails du chemin;
remonter d'un bras fort le courant de la vie,
malgré l'orage d'hier et celui de demain.

Travailler, se savoir utile et nécessaire;
aux lâchetés d'autrui jamais ne consentir,
et, conservant un cœur attentif et sincère,
jamais ne transiger et ne jamais mentir.

Ne pas interroger, dans les heures du doute,
un ciel qui reste sourd aux larmes comme aux cris,
mais creuser son sillon, mais poursuivre sa route :
La paix, la paix du cœur, vois-tu, n'est qu'à ce prix.

Songeur...

Songeur, dont les espoirs, si souvent en déroute,
ce soir sont repartis encor, es-tu certain,
dans ta hâte, d'avoir choisi la seule route
qui te conduise au but voulu par ton destin ?

Après tant de regret stérile et tant d'attente,
crois-tu pouvoir marcher joyeux jusqu'à ta mort,
sans plus d'effroi, sans plus de tristesse impuissante ?
Crois-tu connaître enfin le but de tes efforts ?

Les heures du départ sont agiles et claires,
et tout semble facile et tout paraît certain ;
le vent gronde : tu veux affronter ses colères
et, pour braver la nuit, lutter jusqu'au matin.

Mais le passé cruel ne t'a pas rendu sage,
ô songeur, et demain peut-être, à ton réveil,
tu pleureras, cachant de tes mains sans courage
tes yeux las d'espérer le retour du soleil.

Donc, si tu veux aller vers la fin de ta vie
en semant quelque bien, peut-être, sous tes pas,
d'un cœur prudent, sans folle ivresse et sans envie,
persévère et surtout ne te retourne pas.

Immole tout espoir de fête et d'aventure,
pars à l'aube et fais ton devoir jusqu'à la nuit ;
dors sans rêve, prévois tes souffrances futures,
et songe que demain sera tel qu'aujourd'hui.

Eloigne ton désir des fleurs, bien qu'il t'en coûte ;
pense à mourir, et pour ne pas être déçu,
garde toi de courir au détour de la route
et ne pourchasse par le mirage aperçu.

Alors, simple ouvrier de la tâche éternelle,
un soir, tu sentiras descendre, par degrés,
la paix de Dieu, promise au serviteur fidèle,
dans ton cœur, désormais tranquille et rassuré.

*

Le Châtiment.

L'orgueil d'avoir soumis la pensée et le rêve
au rythme harmonieux de vers longtemps cherchés,
ce soir l'orgueil d'être vainqueur me fait marcher
dans un torrent de joie impétueuse et brève.

Ce soir la vie abonde en mon cœur exalté
d'avoir pu discerner et dompter les paroles
dont le charme asservit les antiques symboles
et d'avoir aperçu l'idéal convoité.

Environné de gloire insolente et d'audace,
reniant ma faiblesse et lui faisant affront,
je vais, transfiguré de porter à mon front
le nimbe d'avoir vu l'Eternel face à face.

Et pourtant je sais trop que mon triomphe est vain,
que déjà le secret du rythme m'abandonne,
qu'un autre saisira mon sceptre et ma couronne
et qu'autour des palais je vais tendre la main.

Je sais trop que je dois retomber dans la fange,
oublier ce délire et reprendre le deuil,
que demain je serai puni de tant d'orgueil
et vaincu désormais dans ma lutte avec l'Ange.

L'enchantement bientôt cessera ; mais tandis
que je rentre dans l'ombre étroite et coutumière,
je cherche à m'éblouir d'un reste de lumière
et, longtemps, je m'attarde au seuil du paradis.

J'ai chanté...

J'ai chanté dans le vent quelques chansons légères.
Qu'en reste-t-il ? à peine un écho languissant,
dont s'attriste peut-être ou s'étonne un passant :
Je n'ai pas fait penser mes amis et mes frères.

Je n'ai rien dit d'utile aux pauvres des chemins
qui me croyaient prophète et quêtaient mes paroles,
et je n'ai rien pour eux qu'un bouquet d'herbes folles
qui pâlit et déjà se fane dans leurs mains.

Jadis, pour accomplir des tâches héroïques,
je suis parti sans peur, sans doute ni souci ;
mais je sens défaillir mon courage, et voici
je reviens du pays des rêves chimériques.

L'espoir qui m'animait jadis s'en est allé,
mon orgueil s'est terni, ma foi s'est dépensée.
O Dieu ! mon œuvre n'est pas même commencée
et j'étais l'égoïste au cœur jamais troublé !

La mort étend déjà ses ombres solennelles,
où je songe au néant de tant de jours enfuis.
Mon Dieu ! laissez moi vivre encore, car je suis
l'arbre mort et promis aux flammes éternelles !

Et je veux reverdir un peu, je veux tenter
de porter à mon tour quelques fruits, d'être utile,
et, dans le bon travail qui sauve et qui mutile,
d'oublier ma tristesse et ma fragilité.

Je veux connaître enfin la douceur et la chaîne
des devoirs qu'interrompt le chant des Angélus :
et, pour m'asseoir un jour au banquet des Elus,
subir aussi ma part de la misère humaine.

Sans projet, sans désir ni rêve ambitieux,
je veux faire ma tâche obscure et m'y complaire
en disant ma chanson fugitive et sincère...
Frères, voici mes mains qui feront de leur mieux !

Inquiétude.

Le passé m'a rendu plus sagace et plus sage
qu'un vieillard chargé d'ans mauvais et traversés;
et, quand je me regarde au miroir du passé,
c'est à peine si je reconnais mon visage.

Le passé m'a donné l'amour et me l'a pris;
j'ai souffert d'oublier, souffert d'aimer encore;
il n'est plus, désormais, de larmes que j'ignore
et d'espoirs dont mon cœur enfin ne soit guéri.

Le temps, si proche encor, où j'étais sans défense
contre ma vie ardente et neuve, m'apparaît
sans éveiller en moi ni crainte ni regret :
le passé m'a rendu la paix de mon enfance.

Pourtant un jour viendra, peut-être, et j'en ai peur,
où croulera la tour d'orgueil où je m'exile,
tandis que, gémissant de tendresse inutile,
je maudirai le vide immense de mon cœur.

Ma Jeunesse.

Encor un peu de temps, mon âme, quelques jours,
quelques heures de vaine attente ou de tristesse,
et je verrai, pâle et pensive, ma jeunesse
renoncer à me suivre et me fuir pour toujours.

Encor un peu de temps, quelques heures furtives,
quelques moments d'incertitude ou de regret,
puis, devers l'ombre où tout s'achève et disparait,
je verrai s'en aller ma jeunesse pensive.

Je la verrai me tendre, en un geste d'adieu,
les chimériques fleurs dont je l'avais ornée,
et qui, l'une après l'autre hélas, se sont fanées
d'avoir donné leur âme à tous les vents des cieux.

Je la verrai, les yeux pleins de larmes amères,
dépouiller ses habits de fête, déposer
sa couronne illusoire et son sceptre brisé
pour prendre, en me quittant, le deuil de mes chimères.

Enfin je la verrai fuir et se perdre au loin,
sans grâce ni beauté, le cœur et les mains vides,
sans même avoir reçu sur ses lèvres avides
l'humble baiser d'amour dont elle avait besoin.

Alors, privé de guide et dénué d'escorte,
je poursuivrai ma route avec le double effroi
d'être seul et de voir se dresser devant moi
le spectre accusateur de ma jeunesse morte.

Conseil.

Si tu veux que le soir soit doux à tes pensées
travaille dès l'aurore et chante en travaillant;
sans retard ni répit, lève, d'un bras vaillant,
la bèche ou le burin sur l'œuvre commencée.

Que, tour à tour, chaque heure, alerte et cadencée,
approuve ton effort d'un regard bienveillant;
et toi, poursuis d'un cœur joyeux, tout en veillant
à rajeunir déjà tes forces dépensées.

Alors le crépuscule, accueillant et secret,
dans l'ombre, t'offrira l'abri qu'il préparait
à ceux dont le labeur avec le jour s'achève;

et la nuit, lente et calme, et tenant dans ses mains
la clef du paradis mystérieux des rêves,
viendra te suggérer l'œuvre du lendemain.

TABLE

LE PALAIS DESERT

PIERROT

LA CHAMBRE CLOSE

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

Société Générale d'Imprimerie
Genève, Pélisserie, 18

AD PORTVM